~~294.~~ 20.

ESSAI

SUR

L'AFFECTION SCROPHULEUSE.

Thèse

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le Novembre 1841,

PAR

Jacques-Isidore CARRIÈRE,

de Saint-André-de-Valborgne (*Gard*).

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> Le traitement des dermathoses scrophuleuses est essentiellement lié à la prospérité publique. Toutes les Académies, toutes les Écoles devraient proposer ce sujet à l'émulation générale. Parmi les fléaux sans nombre dont la race humaine est accablée, aucun, en effet, n'oppose aux ressources de notre art une opiniâtreté plus désespérante. — ALIBERT.

MONTPELLIER.

IMPRIMERIE DE BOEHM ET COMPAGNIE.

1841.

A M. J. PAGÉZY,

Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur; Ex-Président du Tribunal consulaire de Montpellier; Membre de la Chambre de commerce de la même ville, etc.,

MON ONCLE, MON PARRAIN.

Recommandé à vos bontés par un père chéri, qu'une mort prématurée enleva à la tendresse de ses enfans, j'eus le bonheur de le voir revivre en vous : en vous je trouvai toute sa sollicitude, toute son affection.

En plaçant votre nom à la tête de cet opuscule, premier fruit de mes études dans la science médicale, je n'ai pas la prétention de m'acquitter envers vous. J'ai voulu saisir, avec empressement, la première occasion qui s'est présentée de vous témoigner ma reconnaissance.

J. CARRIÈRE.

A LA MEILLEURE DES MÈRES.

Hommage d'amour et de reconnaissance.

A MON FRÈRE ET A MA BELLE-SŒUR.

A MA PETITE FILLEULE.

Amitié inaltérable.

J. CARRIÈRE.

AVANT-PROPOS.

L'affection scrophuleuse a fixé, dans ces derniers temps, l'attention des praticiens les plus distingués; il est peu de maladies qui en fussent plus dignes : attaquant toutes les parties du corps, et pouvant se présenter, sous une multitude de formes, elle résiste, le plus souvent, aux moyens de traitement les mieux conçus, le plus méthodiquement employés. Non contente de compromettre la vie de celui qu'elle a choisi pour victime, elle le poursuit jusque dans sa postérité; il suffit, en effet, qu'elle soit dans la constitution de

l'un des deux époux, pour qu'elle imprime son stigmate sur leur fruit commun. Et cependant, il faut l'avouer, malgré les travaux de tant d'hommes éminens, qui ont traité ce sujet d'une manière plus ou moins intéressante, l'affection scrophuleuse est encore mal connue : les problèmes les plus importans qui s'y rattachent, n'ont encore reçu aucune solution démontrée satisfaisante.

Si nous voulions trouver les causes du vague et de la confusion que l'on observe dans l'histoire d'une maladie malheureusement si commune, nous devrions les chercher, je crois, dans la difficulté du sujet d'abord, et ensuite dans la manière dont la plupart des auteurs ont envisagé la question. Les uns, au lieu d'étudier l'état morbide lui-même, n'ont étudié qu'un ou plusieurs de ses produits ; car, l'engorgement des glandes cervicales et les diverses altérations que l'on rencontre chez les scrophuleux, ne sont que des résultats. Or, considérer ces résultats comme les faits dominans, c'est suivre une marche qui ne peut que conduire à l'erreur. Dans l'affec-

tion scrophuleuse un état morbide général précède le développement de ces divers symptômes ; c'est cet état morbide qu'il faut étudier, au lieu de s'attacher à poursuivre des phénomènes dont on laisse la cause entièrement de côté. Les autres s'étant livrés à la recherche de la nature intime de cette maladie, la plupart avec des idées préconçues, ont imaginé des théories plus ou moins fausses, qui les ont surtout égarés, lorsqu'il s'est agi de poser les bases du traitement. Sans attendre si les faits viendraient confirmer leurs hypothèses, ils ont cherché à faire prévaloir leurs remèdes et leurs méthodes thérapeutiques, présentant ces remèdes et ces méthodes thérapeutiques comme autant de découvertes auxquelles était attaché le salut des malades : et telle est la confiance ou la présomption de ces auteurs systématiques, que chacun, en vantant ses remèdes, n'a pas manqué de proscrire les autres, comme nuisibles ou tout au moins inutiles.

En choisissant un sujet dont l'importance exigerait une plume plus exercée que la mienne, je ne me suis pas dissimulé que des difficultés nombreuses, accrues encore par

la faiblesse bien sentie de mes moyens, m'arrêteraient souvent; mais, destiné à exercer la médecine dans un pays où la maladie scrophuleuse règne d'une manière endémique, et où je la rencontrerai à chaque pas, soit isolée, soit compliquant les diverses maladies que je pourrai être appelé à traiter, j'ai cru devoir m'en occuper ici d'une manière spéciale; peut-être mes Juges rejetteront-ils avec indulgence sur la difficulté du sujet, les fautes que pourra commettre celui qui le traite.

ESSAI

SUR

L'AFFECTION SCROPHULEUSE.

Considérations générales sur les Scrophules.

Sans entrer dans les discussions des auteurs sur la nature des scrophules et sur leur cause prochaine; sans répéter ici toutes les théories qui ont été émises aux diverses époques de la science, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin, bornons-nous à dire que cette maladie reconnaît positivement une cause spécifique, générale, préexistante à tous les symptômes qui la caractérisent, qu'elle est sous la dépendance d'une diathèse particulière. Comment concevoir autrement, le développement simultané ou successif d'un grand nombre de productions strumeuses dans divers organes, souvent fort éloignés les uns des autres; simultanéité que ne peuvent

pas toujours expliquer les sympathies, puisqu'il n'est point rare de les rencontrer dans des tissus tout-à-fait dissemblables, dans des organes n'ayant entre eux aucun rapport de fonction ?

Broussais et ses adhérens ont combattu la théorie qui fait dépendre les scrophules de causes constitutionnelles, et ont regardé ces maladies comme l'effet pur et simple de l'inflammation des vaisseaux et des glandes lymphatiques. Cette doctrine, selon nous erronée et funeste dans son application à la pratique, puisqu'elle conduit directement à l'adoption d'un traitement toujours insuffisant et souvent même dangereux, tout en faisant négliger celui dont l'expérience a, depuis long-temps, établi l'efficacité, mériterait une discussion approfondie, à laquelle il nous est impossible de nous livrer dans ces généralités. Nous nous contenterons de présenter sommairement les principales objections qui peuvent être adressées à cette manière de voir.

Sans doute on voit, dans un grand nombre de cas, des symptômes inflammatoires précéder, dans les organes, le développement des lésions strumeuses ; sans doute on voit ces symptômes coïncider souvent avec ces mêmes lésions ; mais, dans combien d'autres circonstances celles-ci ne se sont-elles pas développées, sans avoir été précédées ou accompagnées du plus léger indice de phlegmasie, sans que rien, à l'ouverture du cadavre, ait pu même faire naître ce doute !

D'ailleurs, s'il était vrai, comme le prétendent les auteurs dont nous examinons l'opinion, que l'inflammation fût la cause suffisante des scrophules, elle devrait, ce nous semble, les produire chez tous les individus indistinctement, chez les vieillards, comme chez les enfans. Or, nous voyons, tous les jours, des inflammations du caractère le plus grave, persister long-temps sans donner lieu à aucun symptôme scrophuleux. C'est que, sans doute, il faut autre chose que la phlegmasie ; et c'est précisément cette autre chose qui fait le point important, le point capital, tandis que l'inflammation n'est qu'une circonstance générale, secondaire. « Par tous les moyens que vous pourriez inventer, vous auriez beau tourmenter artificiellement ces corps ganglionnaires qui distinguent le système lymphatique, vous ne viendriez point à bout de produire les scrophules. Il faut, certainement, pour donner lieu à de tels phénomènes, une prédisposition vicieuse, une altération particulière des fluides et des solides[1]. »

Il nous reste à faire valoir un argument contre la théorie qu'ont émise les défenseurs de la nouvelle école ; c'est le mode de traitement généralement employé pour combattre les scrophules. Cet argument nous paraît d'un grand poids ; car, comme l'a dit Hippocrate : *Naturam morborum ostendit*

---

[1] Alibert.

curatio. Si la maladie qui nous occupe était inflammatoire et rien qu'inflammatoire, les moyens reconnus efficaces contre les phlegmasies devraient l'être aussi, quelquefois du moins, contre les scrophules ; or, l'expérience nous apprend que ces moyens, loin de guérir les écrouelleux, ne font qu'aggraver leur état et précipiter leur perte.

De tout ce qui précède il résulte, ce nous semble, que l'inflammation peut bien être une circonstance favorable au développement des scrophules, mais qu'elle n'en est pas la cause nécessaire. C'est un point qu'il était d'autant plus important d'éclaircir, que de la solution de la question résultent des indications capitales pour le traitement de cette maladie.

Si l'on nous demande maintenant quelle est la nature intime de la diathèse scrophuleuse, en quoi consiste cette disposition particulière des solides et des liquides de l'économie, qui fait que, tantôt un organe, tantôt un autre est frappé d'une désorganisation strumeuse, nous répondrons que rien n'est plus difficile à constater dans l'état actuel des connaissances médicales, et nous préférons, plutôt que de nous jeter dans des théories hasardées, dire, en attendant de nouvelles recherches, que c'est un état morbide général, *sui generis*, ce qui signifie, tout simplement, que c'est un état dont on ne connaît point la nature organique.

Caractères généraux de la constitution scrophuleuse.

Les individus prédisposés aux scrophules peuvent ordinairement se reconnaître à certains caractères extérieurs, attributs ordinaires d'une constitution que l'expérience a appris être favorable au développement de ces produits morbides. Le praticien ne saurait attacher trop d'importance à l'étude de ces caractères, puisqu'ils peuvent, dans bien des cas, lui fournir les moyens de prévenir, par un traitement prophylactique bien dirigé, une maladie grave, qui peut se développer d'un moment à l'autre. Ces considérations justifieront, je pense, les détails dans lesquels nous allons entrer à ce sujet.

Les sujets dont il est ici question ont, en général, une physionomie caractéristique qui n'échappe jamais au médecin observateur. Leur face est large, bouffie, ordinairement recouverte d'une peau fine, blanche et comme transparente; quelquefois cependant leurs joues sont colorées d'un rouge vif et purpurin, mais cette rougeur est circonscrite par la couleur pâle et blafarde du reste de leur visage; leurs yeux, assez ordinairement gris ou bleus, sont volumineux, larmoyans et très-sensibles à la lumière; leurs paupières, bordées de cils longs, mais rares, sont rouges, encroûtées de chassie et souvent ulcérées sur les bords; leur pupille est largement dilatée; leur cornée transparente offre une teinte légèrement bleuâtre; leur mâchoire inférieure est plus étendue que de

coutume, plus saillante vers les oreilles; leurs dents sont courtes, jaunes, très-écartées et rayées dans leur longueur, elles se carient et s'écaillent facilement; leurs lèvres sont épaisses, tuméfiées; cette tuméfaction s'observe surtout à la lèvre supérieure, et s'étend quelquefois jusqu'aux ailes du nez; leurs narines, larges, rouges, luisantes, souvent enflammées et crevassées pendant les froids, laissent suinter une liqueur jaunâtre, qui s'épaissit et forme des croûtes.

La taille de ces individus est, en général, épaisse et massive; leur cou, gros et court; leur tête, très-volumineuse proportionnellement au reste du corps: ce volume de la tête est dû principalement à la prédominence de la région occipitale; leurs cheveux sont fins et déliés, d'un blond clair ou cendré, quelquefois, mais rarement, châtains ou noirs; leurs articulations sont renflées; leurs hanches larges; leurs épaules resserrées; leur poitrine est étroite, aplatie; leur ventre bouffi, ballonné; son volume contraste, d'une manière frappante, avec la maigreur de leurs extrémités; leur peau, d'une finesse remarquable, est lisse, humide, douce au toucher et dépourvue de villosités; on voit les vaisseaux sanguins ramper au-dessous d'elle, quelquefois cependant elle est rude, sèche et terreuse; le tissu cellulaire, chez eux, abondamment développé, efface toutes les saillies des muscles, et donne à leur corps l'apparence d'une brillante santé et d'un certain em-

bonpoint, capable de tromper les gens du monde; mais cet embonpoint n'est que bouffissure; quelques jours de maladie ou d'abstinence ont bientôt réduit à des formes grêles des membres qui paraissaient forts et robustes.

Rien de plus mou, de plus insouciant, de plus apathique que les sujets dont nous esquissons le portrait. Toute idée de travail leur pèse horriblement; ils aiment par-dessus tout leur repos et leur tranquillité. Ils sont, en général, bons, d'un commerce facile et agréable, assez obligeans et essentiellement pacifiques. Peu susceptibles de grands crimes comme de grandes vertus, ils vivent en bonnes gens, contens du présent, se souciant fort peu de l'avenir. « Je ne crains pas, disait Jules-César, la figure fleurie et brillante des Antoine et des Dolobella; mais je redoute ces faces maigres et sombres des Brutus et des Cassius[1]. » On sait combien l'événement justifia cette conjecture physiognomonique.

On a dit et répété que les enfans qui naissaient avec la constitution strumeuse, étaient remarquables par la précocité et le développement de leurs facultés intellectuelles : cette assertion, selon nous, n'est pas fondée sur une observation bien rigoureuse. Nous croyons, au contraire, que, chez la plupart des individus affectés de cette constitution, l'intelligence

---

[1] Sueton.; *Vita Cæsaris*.

est au-dessous de la mesure moyenne. On peut se convaincre facilement de la vérité de cette remarque, en parcourant les lieux où la maladie scrophuleuse est endémique ; il n'est pas rare d'en rencontrer chez lesquels rien ne peut fixer ou même exciter l'attention, et qui sont dans un état qui se rapproche beaucoup de l'idiotisme.

Chez les scrophuleux, les forces acquièrent, en général, peu d'intensité ; toutes les fonctions s'exécutent avec peu d'énergie ; les digestions sont lentes et pénibles ; la circulation peu active ; le sang, très-abondant en sérum. Leur transpiration cutanée répand une odeur aigre et nauséabonde, assez semblable à celle du lait en putréfaction ; leurs urines, pâles et blanchâtres, laissent déposer un sédiment muqueux ; elles contiennent une grande proportion de phosphate calcaire et peu d'urée; leurs membranes muqueuses sécrètent en plus grande quantité les humeurs qui leur sont propres ; aussi, rien de plus commun chez eux, que ces catarrhes muqueux ou pituiteux qui réclament l'emploi des toniques.

On a remarqué que la constitution scrophuleuse avait souvent pour effet de hâter, chez l'homme, le développement des organes génitaux, et de faire naître la funeste habitude de la masturbation ; aussi, les enfans qui présentent cette constitution, méritent-ils la plus grande surveillance de la part de leurs parens : cette habitude, une fois contractée, porterait à leur santé des atteintes irréparables. « Il n'est

point rare de voir les scrophuleux se livrer à toutes les fureurs de la masturbation la plus dégoûtante et la plus funeste; mais, ceux qui s'abandonnent à ces manœuvres illicites, ne tardent pas à tomber dans l'idiotisme et l'épuisement complet, châtiment inévitable de leur dépravation. C'est surtout alors que la constitution strumeuse atteignantson dernier degré, se compliquant avec les diverses affections qui peuvent l'accompagner, métamorphose l'homme lui-même en un objet hideux et capable d'inspirer de l'horreur à toute la nature. Il suffit d'avoir observé quelques crétins du Valais, pour ne rien trouver d'exagéré dans ce tableau [1]. »

Chez les femmes, l'évacuation périodique ne s'établit, en général, que très-tard, et, quand elle existe, elle se fait d'une manière irrégulière et incomplète; aussi, cette période de la vie est-elle très-orageuse pour elles. Alibert rapporte avoir vu plusieurs paysannes scrophuleuses, chez lesquelles les menstrues n'avaient pas paru avant 25 ans.

La constitution qui nous occupe se signale, en outre, par des caractères tirés de la marche et de la nature des maladies qui se manifestent chez les individus affectés de cette constitution. A raison du peu d'énergie qu'on observe dans tous leurs mouvemens organiques, leurs maladies sont lentes dans leur mar-

[1] Lepelletier ; *Ouv. cit.*, pag. 69.

che, se résolvent difficilement, et passent avec la plus grande facilité à l'état chronique. Ils sont sujets à une foule d'incommodités, dont les plus fréquentes sont des engelures avec écoulement jaunâtre, des flatuosités, des diarrhées, des coliques, des fluxions, etc.

Si la constitution strumeuse se présentait avec la série des caractères que nous venons de lui assigner, rien ne serait plus facile que de la reconnaître; mais les choses ne se passent pas ainsi. La plupart de ces caractères manquent chez beaucoup d'individus déjà atteints de scrophules; les plus constans sont la tuméfaction des ailes du nez et le gonflement de la lèvre supérieure.

Variété de la constitution scrophuleuse. — Il n'est pas rare de rencontrer, dans la pratique, des personnes d'une constitution éminemment scrophuleuse, chez lesquelles le système nerveux, soit par une disposition héréditaire, soit par l'effet des diverses influences auxquelles elles ont été soumises, acquiert une prédominance remarquable. L'influence que ce système exerce sur l'organisation tout entière, est telle que les effets qui en résultent modifient la constitution primitive, de manière à lui imprimer des caractères tout nouveaux [1].

---

[1] Cette remarque est de la plus haute importance sous le point de vue thérapeutique ; on conçoit, en effet, que, dans les cas de ce genre, le traitement propre à l'affection scrophuleuse doit être sensiblement modifié.

Cette variété de la constitution scrophuleuse communique à la physionomie de ceux qui la présentent, quelque chose de doux et de suave qui inspire un vif intérêt. Leur corps présente, en général, moins d'embonpoint; leur taille est plus svelte, leurs traits plus délicats : il y a plus de vivacité, plus de grâce dans leurs mouvemens, beaucoup de sensibilité dans leur figure, quelque chose d'attachant et de langoureux dans leur regard. Les passions affectueuses, bienveillantes et douces présentent chez eux, et principalement chez les femmes, qui sont en général fort jolies, un degré d'énergie et de consistance qu'on ne rencontre jamais chez les autres. Leur susceptibilité nerveuse est très-exaltée : aussi, les névroses viennent-elles très-souvent compliquer leurs maladies, dont le caractère est moins chronique que dans la constitution scrophuleuse pure. Mais ce qui les distingue le plus, c'est ce développement extraordinaire et précoce des facultés intellectuelles et sensitives, qui les rend aptes à obtenir de grands succès dans tous les genres des connaissances humaines, et surtout dans celles où l'imagination a la plus grande part. Malheureusement ces êtres privilégiés s'usent rapidement sous l'action d'une intelligence trop hâtive, d'une sensibilité trop exaltée, et périssent de consomption à la fleur de leur âge.

Cette constitution est très-rare dans les campagnes, très-commune, au contraire, dans les grandes villes, et surtout chez les individus dont l'existence

morale est très-développée. Un grand nombre de personnages célèbres en ont présenté des exemples. Nous ne citerons que d'Orange, Millevoye, les trois filles de Grétry, et cette jeune Princesse dont la France et les arts déplorent la perte récente.

Étiologie.

Laissant de côté la cause prochaine de l'affection scrophuleuse, cause qui nous est entièrement inconnue et que nos moyens d'investigation ne pourront peut-être jamais atteindre, étudions les causes qui favorisent le développement de cet état morbide. Celles-ci méritent d'être soigneusement indiquées, d'abord parce qu'il suffit souvent de les éviter pour prévenir les accidens, ensuite parce que leur connaissance fournit au traitement les principales indications thérapeutiques.

Hérédité. — Il y a peu de maladies dans lesquelles l'influence de l'hérédité soit mieux prouvée que dans celle qui nous occupe. A l'exception de quelques auteurs qui la nient formellement, sans doute parce qu'elle contrarie leur doctrine, tous les observateurs conviennent que l'affection scrophuleuse peut se transmettre par la voie de la génération [1]. Ce point de pathologie est même appuyé de

---

[1] Pour expliquer l'hérédité des scrophules, il n'est pas besoin de recourir, comme le faisaient les anciens, à la sup-

preuves si nombreuses et si convaincantes, qu'on a lieu d'être surpris qu'il soit contesté. Cullen[1] a connu une famille dont le père était écrouelleux : tous les enfans qui lui ressemblaient étaient affectés de cette maladie, et ceux qui ressemblaient à la mère en étaient exempts. Boërhaave, Bordeu, Van-Swieten, Lalouette ont recueilli de semblables observations. Nous-même, s'il était permis de nous citer après tant de médecins célèbres, nous pourrions rapporter plusieurs faits analogues, que nous avons eu l'occasion d'observer à Saint-André-de-Valborgne, notre pays natal.

En admettant toutefois l'influence de l'hérédité dans la production de la maladie qui nous occupe, nous nous garderons bien de dire, avec M. Lemasson-Delalande, qu'*il n'est point de scrophule acquise, qu'il est impossible qu'un individu bien organisé, mis dans telle condition qu'on*

---

position d'un germe, d'un virus, qui passerait des parens aux enfans. « Ce virus scrophuleux, dit Richerand, n'exista jamais que dans l'imagination des partisans de la médecine humorale. » Ce qui est transmis héréditairement, c'est une organisation analogue à celle des parens ; d'où prédisposition aux mêmes maladies qu'eux : c'est de cette manière et de cette manière seulement que la maladie qui nous occupe est une maladie héréditaire.

[1] *Traduction française de la médecine de Cullen* ; tom. II, pag. 604.

voudra, fût-il enfermé dans un cachot, devienne jamais franchement scrophuleux. L'observation dément, tous les jours, une pareille opinion. Rien de plus commun, en effet, que de rencontrer, dans le monde, des individus présentant les symptômes les plus caractéristiques des scrophules, sans qu'on puisse rattacher la manifestation de ces symptômes à l'état de maladie de leurs parens.

On a dit et répété, dans beaucoup de livres, que les parens faibles, cacochymes, affectés de maladies chroniques, produisant la détérioration de la santé; que les parens trop jeunes ou trop vieux [1]; que les femmes qui ont conçu pendant l'époque menstruelle[2],

---

[1] Huffeland; *Traité de la maladie scrophuleuse*, trad. par Bousquet.

[2] Lalouette dans son *Traité des scrophules*, publié en 1780, a cité plusieurs faits qui prouvent, selon lui, que des enfans conçus pendant la menstruation peuvent, par cela seul, être entachés du vice scrophuleux. M. Lepelletier prétend avoir observé deux exemples favorables à cette opinion. « Je connais, dit-il, deux enfans, l'un âgé de 6 ans, scrophuleux et rachitique, l'autre âgé de 3 ans, écrouelleux et rouge, dont la maladie ne peut être rapportée qu'à cette circonstance, les parens de l'un et de l'autre sexe étant d'une parfaite constitution. » (Lepelletier; *Traité sur la maladie scrophuleuse*, pag. 57). Indépendamment de cette cause, il existait certainement d'autres circonstances qui auront moins attiré l'attention de ces auteurs, et dont ils auront cru ne pas devoir tenir compte.

qui se sont livrées à toutes sortes d'excès pendant leur grossesse, ou qui ont éprouvé, pendant ce temps, des chagrins, des peines morales vives, donnaient souvent le jour à des enfans écrouelleux. Apparemment que dans les faits qu'on a cités pour établir une pareille opinion, il existait d'autres circonstances dont on n'aura pas cru devoir tenir compte, mais sans lesquelles les scrophules ne se seraient point développées. Quoi qu'il en soit, il est permis de penser que c'est une prédisposition de plus que celle d'être né dans de pareilles conditions, et que l'influence des autres causes pourra, par ce seul fait, être rendue plus active.

Contagion. — L'opinion qui admet que les scrophules peuvent se transmettre par voie de contagion, est fort ancienne; elle a joui et jouit encore d'un certain crédit, grâce aux éloquens défenseurs qui ont cherché à la faire prévaloir. Cette opinion était celle de Baumes, de Bordeu, de Lalouette, de Pujol, de Charmetton, de Dulaurens, etc., etc. Elle fut consacrée, en 1758, par l'ancienne Académie royale de chirurgie. On sait que celle-ci, consultée par le Parlement sur cette question, se prononça en faveur de la contagion. Nous ne rapporterons pas tous les faits que l'on a cités à l'appui de cette doctrine; seulement nous ferons observer que, par cela même que, dans une maison, deux ou trois enfans sont atteints, simultanément ou successivement de scrophules, on n'est pas en droit d'en

conclure qu'il y a eu contagion. Qu'y a-t-il d'étonnant, en effet, que ces individus, soumis à l'influence des mêmes causes, contractent la même maladie? Au reste, les expériences suivantes tendent à faire rejeter toute idée de contagion.

Kortum a frictionné plusieurs fois le cou d'un enfant avec du pus provenant d'ulcères scrophuleux; il en a appliqué, chez un autre enfant, sur de petites plaies faites avec la lancette, derrière l'apophyse mastoïde, et pourtant ces individus n'ont jamais rien éprouvé qui ait pu faire craindre le développement de la maladie scrophuleuse. Un médecin, à la capitale, chargé de vacciner plusieurs enfans, mêla du virus vaccin avec du pus provenant d'une tumeur écrouelleuse, et s'en servit pour inoculer ces enfans; non-seulement il ne survint aucun symptôme scrophuleux, mais encore la vaccine parcourut régulièrement toutes ses périodes. M. Lepelletier en France et Groodlac en Angleterre, désirant vérifier l'exactitude de ces expériences, se sont plusieurs fois inoculés cette même matière: les effets qu'ils ont observés n'ont pas été différens de ceux que nous venons de rapporter.

Si toutes ces expériences, faites par des hommes dignes de foi, laissaient quelque doute dans l'esprit, nous pourrions invoquer le témoignage de l'observation journalière, qui nous apprend que des individus sains peuvent impunément communiquer avec les scrophuleux. A l'hôpital de la Salpétrière, Pinel et

Alibert ont placé dans la même salle des enfans affectés d'écrouelles et d'autres malades ; ils n'ont jamais eu à s'en repentir. Richerand rapporte qu'à l'hôpital Saint-Louis, les petits scrophuleux se mêlent habituellement avec les autres malades, partagent leurs jeux et leur repas, sans qu'il soit jamais résulté aucun effet contagieux de ces rapports journaliers. Pareille remarque a été faite par M. Baudelocque à l'hôpital des Enfans, où, suivant cet auteur, plus de cent cinquante lits sont occupés par des scrophuleux.

Age. — L'affection scrophuleuse peut attaquer tous les âges, depuis la plus tendre enfance jusqu'à la vieillesse la plus confirmée. Elle peut même se développer chez le fœtus, pendant la vie intra-utérine, ainsi qu'il résulte de plusieurs observations; mais, c'est depuis 2 jusqu'à 20 ans qu'on l'observe le plus souvent.

Une remarque bien curieuse qui a été faite par Baumes, c'est que certains organes sont, suivant les âges, plus disposés que d'autres à être atteints par cette affection. Dans l'enfance, le cerveau, le mésentère, les glandes lymphatiques externes et principalement les glandes cervicales, en sont ordinairement le siége ; dans l'adolescence, elle se porte, de préférence sur les glandes du poumon : aussi est-ce à cette époque de la vie que se déclare la phthisie pulmonaire ; dans l'âge viril, le bas-ventre devient encore le siége de l'affection scrophuleuse ;

mais les résultats varient, et parmi les maladies qui en proviennent, l'hydropisie est une des plus communes; viennent ensuite les tubercules du foie, qui sont assez fréquens à cette période de la vie. Cette loi, cependant, n'est pas sans exceptions; c'est ainsi, par exemple, que les engorgemens du cou peuvent se montrer chez les adultes, et la phthisie chez les enfans nouveau-nés, ainsi que j'en ai vu un exemple fort remarquable ; mais elle est vraie dans la majorité des cas.

Sexe. — L'on a avancé, d'une manière trop générale, que les femmes étaient plus exposées que les hommes à l'affection scrophuleuse. Cette prédisposition n'est point apercevable, depuis la naissance jusqu'à l'âge de 7 ans. Ce n'est qu'alors que les caractères de chaque sexe se dessinent, se prononcent, se différencient ; c'est alors seulement que le nombre des femmes scrophuleuses prédomine. C'est ce qu'avait très-bien remarqué Kortum, lorsqu'il disait : *Inter adultos tumoribus scrophulosis infestatos longè plures sunt fœminæ quàm mares.* M. Lepelletier, désirant vérifier l'influence du sexe sur le développement de cette maladie, a dressé, dans plusieurs hôpitaux de Paris, des tableaux comparatifs, desquels il résulte que les scrophuleux du sexe féminin sont à ceux du sexe masculin :: 5 : 3. Cette supériorité proportionnelle des femmes tient, sans doute, à leur organisation, à la prédominance chez elles du tempérament lymphatique, peut-être

aussi à la vie sédentaire à laquelle elles se trouvent vouées par la nature de leurs occupations.

Tempérament. — C'est un fait non douteux que les scrophules se montrent plus fréquentes chez les sujets qui présentent la prédominance du tempérament lymphatique, que chez les autres individus : c'est pour cela, sans doute, qu'elles sont plus communes chez les enfans que chez les adultes, chez les femmes que chez les hommes. Il ne faut pas croire, cependant, que les autres tempéramens soient à l'abri de cette maladie. L'observation journalière nous montre, en effet, les scrophules les mieux caractérisées chez des individus bruns, maigres, à cheveux noirs, en un mot dans les conditions les plus opposées à celles du tempérament lymphatique ; mais ces cas sont les plus rares.

Température. — Une atmosphère habituellement froide et humide, est généralement regardée comme la cause la plus puissante de l'affection scrophuleuse. Cette opinion repose sur les faits d'observation suivans : 1° que cette maladie est plus commune dans les contrées froides et humides [1], que

---

[1] Tout le monde sait que les scrophules sont endémiques en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, contrées les plus humides de l'Europe. En France, on les rencontre principalement dans les vallées profondes et brumeuses des Alpes, des Pyrénées, des Cevennes, du Vivarais, en Auvergne, dans la Champagne et dans la Sologne.

dans les régions sèches et chaudes ; 2° que, dans les mêmes pays, les rues basses, humides et exposées au nord, fournissent plus de scrophuleux que les rues sèches et exposées au midi ; 3° que, dans les mêmes quartiers, l'habitation du rez-de-chaussée est beaucoup moins salubre que celle des appartemens un peu élevés, ce qui ne peut être attribué qu'à l'humidité plus grande de la première habitation ; 4° que les symptômes écrouelleux se manifestent ordinairement ou augmentent d'intensité au printemps et en automme, saisons les plus humides de l'année, et suspendent leur marche en été [1] ; 5° enfin, que les scrophuleux se trouvent plus mal après des pluies abondantes, et qu'ils sont, au contraire, soulagés, lorsque l'air est sec.

L'influence d'une atmosphère froide et humide est plus grande sur ceux qui sont habitués à des influences opposées. C'est ainsi que le Nègre, transplanté du climat brûlant de l'Afrique, dans un climat froid et humide, se trouve bientôt en proie aux divers accidens qui caractérisent l'affection scrophuleuse. On a fait la même remarque, à l'égard des singes que l'on transporte des pays chauds dans nos climats tempérés.

Viciation de l'air. — M. Baudelocque, au-

---

[1] Nous voyons presque toujours que les tumeurs et les ulcères se rouvrent au printemps, pour se fermer ensuite vers la canicule. Alibert ; *Nosol. naturelle*, pag. 449.

teur d'un ouvrage assez estimé sur la maladie scrophuleuse, fait jouer, dans la production de cette maladie, un rôle des plus importans à l'air vicié et non renouvelé. Cette viciation de l'air respirable est, suivant l'auteur que nous venons de citer, la cause principale, la condition indispensable du développement de l'affection scrophuleuse. Nous ne nierons pas l'influence fâcheuse que peut avoir cette cause sur la constitution, et nous lui accorderons une large part dans notre étiologie; mais, qu'elle suffise, dans presque tous les cas, pour la production des scrophules, et que les autres causes n'exercent qu'une action secondaire et souvent même douteuse, voilà une proposition à laquelle des faits nombreux ne nous permettent pas de souscrire.

Privation de la lumière solaire. — La privation de la lumière solaire peut être mise au nombre des circonstances qui favorisent le plus le développement de la maladie qui nous occupe. Dans cette privation, il y a absence d'un stimulant, sinon indispensable à l'existence, du moins nécessaire. Il résulte des expériences faites par M. Edwards, que les organes, privés de lumière, peuvent bien grossir en volume, mais que ce développement n'est dû qu'à la prédominance des fluides blancs. C'est à cette cause qu'il faut, en grande partie, attribuer la disposition aux affections scrophuleuses, que l'on rencontre parmi les individus qui sont obligés de vivre dans des prisons obscures ou des mines profondes.

Mauvaise alimentation. — Une cause non moins puissante que celle que nous venons d'examiner, consiste dans une alimentation insuffisante ou de mauvaise qualité. Si la basse-classe fournit plus de scrophuleux que les riches, n'est-ce pas, en grande partie, par l'effet d'une mauvaise nourriture? C'est à elle, en effet, que reviennent presque toujours ces alimens grossiers, ces denrées de mauvaise nature, vil rebut de la classe aisée. Mais, ce qui prouvera, beaucoup plus que tout ce que nous pourrions dire, le rôle immense que joue cette cause dans la production de la maladie scrophuleuse, c'est le fait suivant, observé, il y a quelques années, dans la prison de Fontevrault, et communiqué à l'Académie royale de médecine. La qualité du pain, dans cette maison, étant devenue plus mauvaise, un grand nombre de prisonniers, jusqu'alors bien portans, furent attaqués de scrophules. On n'a pu douter de l'influence de cette cause sur le développement de cette maladie, depuis que, par la substitution d'un pain de meilleure qualité, le nombre des scrophuleux a diminué d'une manière notable. Les circonstances hygiéniques sont restées les mêmes; une seule chose a été changée : les détenus ont cessé de se nourrir d'un aliment de mauvaise nature, et la maladie les a abandonnés comme par enchantement.

Y a-t-il des alimens qui favorisent plus particulièrement le développement des scrophules? On a regardé comme tels, le pain mal fermenté, mal cuit,

fait avec des farines grossières ou avariées, les légumes, les farineux , les substances végétales trop aqueuses, les fruits verts, le lait et toutes les préparations dans lesquelles il entre. Nous n'oublierons pas, dans cette nomenclature, ces bouillies épaisses et indigestes avec lesquelles certaines femmes ont l'habitude de gorger leurs enfans. Cette alimentation vicieuse, contre laquelle les médecins et les philosophes ont tant déclamé, est encore de nos jours la nourriture habituelle de beaucoup d'enfans : aussi, voyez-les bientôt revêtir le cachet du tempérament lymphatique, alors même qu'ils seraient nés avec un tout autre tempérament.

L'allaitement par une nourrice scrophuleuse a été signalé, par quelques auteurs, comme une cause puissante de scrophules. « Il est ordinaire de voir, dit Bordeu, que les nourrices écrouelleuses communiquent leur mal à leur nourrisson. » Nous pensons que cette influence ne peut être révoquée en doute, et que la prudence exige d'empêcher l'allaitement maternel, lorsque la mère présente quelqu'un des symptômes des scrophules; mais nous ne saurions admettre la conséquence qu'ont voulu déduire de ce fait les partisans de la contagion. Si le lait de pareilles nourrices favorise le développement de la maladie dont il est ici question, chez les enfans qu'elles allaitent, ce n'est pas comme véhicule d'un virus, mais seulement comme aliment de mauvaise qualité. C'est de la même manière qu'agit le lait

d'une femme trop âgée, cacochyme ou affaiblie par quelque maladie chronique.

Boissons. — L'usage, pour boisson, des eaux provenant de la fonte des neiges ou des glaces, a été accusé de produire les scrophules; mais, l'expérience est loin de s'accorder avec ces conjectures. On connaît un grand nombre de pays dont les habitans n'ont, pour boisson, d'autre eau que celle qui découle des glaciers, et chez lesquels la maladie scrophuleuse est fort rare, si ce n'est même tout-à-fait inconnue. On a aussi accusé les eaux chargées de carbonate et de sulfate de chaux : cette accusation n'est pas plus fondée que la précédente. En effet, comme l'a fort bien fait observer Saussure, les habitans des côteaux boivent la même eau que ceux des vallées, et pourtant les écrouelles, si communes chez ceux-ci, s'observent rarement parmi les premiers.

Défaut d'exercice. — Une existence habituellement sédentaire, l'absence de tout exercice musculaire contribuent puissamment au développement de l'affection scrophuleuse. Il est digne de remarque que cette maladie, si commune chez les habitans des villes, vivant ordinairement dans l'inaction et la mollesse, ne s'observe presque jamais chez les laboureurs, les chasseurs et les soldats. Si Henri IV fut préservé de la mort qui avait frappé ses nouveau-nés sous la pourpre royale, il en fut spécialement redevable à son éducation agreste, à la vie active qu'il avait menée dans sa jeunesse.

Professions. — On a dit et répété que certaines professions, telles que celles de tailleur, de cordonnier, de tisserand, de portier, etc., prédisposaient aux scrophules. Alibert rapporte que les ouvriers employés à Mende, dans la fabrique des cadis, deviennent presque tous écrouelleux. M. de Brieude avait fait la même remarque, en Auvergne, chez ceux qui travaillent aux dentelles. Nul doute que les personnes adonnées aux professions que nous venons de citer, ne soient plus exposées que d'autres à cette maladie, mais il faut remarquer que plusieurs causes agissent à la fois chez ces individus : défaut d'exercice en plein air, humidité, insalubrité des ateliers trop peu spacieux pour le nombre d'individus qui y vivent entassés, et dont l'air, promptement vicié, est difficilement et rarement renouvelé. Or, ces diverses circonstances suffisent, à elles seules, pour produire les scrophules, sans qu'on ait besoin de recourir à l'influence de la profession.

Outre les causes que nous venons d'examiner, il en est quelques-unes qui, quoique moins énergiques, méritent cependant d'être mentionnées : ce sont les vêtemens peu chauds, incapables de protéger le corps contre le froid, l'état habituel de malpropreté, un sommeil trop prolongé, les affections tristes de l'âme, les veilles excessives, les travaux intellectuels trop précoces ou trop assidus, l'onanisme, les excès dans les plaisirs vénériens, et enfin toutes les pertes qui jettent le corps dans un état de faiblesse.

Jusqu'à quel point le virus syphilitique contribue-t-il à faire naître les scrophules? A entendre certains médecins, voici la source la plus féconde de cette maladie. « A l'hôpital Saint-Louis, dit Alibert [1], presque toutes les maladies scrophuleuses doivent leur origine à une affection syphilitique transmise par voie d'hérédité. On peut même assurer que c'est la cause organique la plus fréquente. Nous avons eu l'occasion de nous en convaincre, puisque nous avons si souvent donné nos soins à des individus victimes des débauches et du libertinage de leurs parens. »

A vrai dire, la syphilis et les scrophules ont ceci de commun de produire des altérations qui ont plusieurs traits frappans de similitude, telles que des caries, des végétations, des ulcérations, des engorgemens glanduleux, etc. Il est des cas où l'analogie est si grande, qu'on se méprendrait facilement, si l'on n'était averti par les circonstances commémoratives. Il existe, cependant, entre ces altérations des différences essentielles. C'est ainsi que, dans les scrophules, le cou est le plus communément le siége des engorgemens glandulaires, tandis que, dans la syphilis, on les observe ordinairement aux aines; c'est ainsi que, dans la première de ces maladies, la carie attaque de préférence les articulations et les os

---

[1] *Nosol. naturelle*, pag. 448.

des membres, tandis que, dans la seconde, elle attaque les os du crâne et de la face. D'ailleurs, quoi qu'on en ait dit, les mêmes remèdes ne leur conviennent pas. Hunter, Vigaroux, Richerand et plusieurs autres médecins regardent la mercuralisation comme une cause puissante de scrophules. Cullerier considère la vérole comme la complication la plus grave de cette maladie, parce que les préparations mercurielles nécessaires pour guérir la première, ne manquent pas d'aggraver la seconde. Enfin, on rencontre beaucoup de pays où les maladies scrophuleuses sont fort communes, tandis que la vérole y est fort rare, et réciproquement. C'est donc, d'après une observation superficielle et incomplète, qu'on a regardé la syphilis comme la cause-mère des scrophules; on ne peut nier, cependant, qu'elle n'exerce une influence fâcheuse sur la production de cette maladie, en détériorant la constitution des individus qu'elle atteint.

On a voulu faire peser la même accusation sur la vaccine. Cette accusation qui paraissait être tombée dans l'oubli, a été reproduite tout récemment par un médecin de Paris, M. Verdé-de-Lisle. Voici les conclusions d'un Mémoire, publié par l'auteur que nous venons de citer. « La petite-vérole est une maladie nécessaire pour séparer et éliminer du sang certaines humeurs naturelles. Le virus vaccin ne détruit pas le germe de la petite-vérole, comme on lui en supposait la propriété; mais il agit seulement en

troublant, pendant un temps indéterminé, certaines fonctions, et en obstruant les voies qui doivent servir à l'excrétion de l'humeur variolique. Cette humeur variolique, par suite de sa rétention dans les régions où elle stase, donne lieu à des engorgemens lymphatiques et à des concrétions tuberculeuses, qui, par leur dégénérescence, engendrent les différentes espèces de phthisies ; enfin, le virus vaccin n'étant qu'un agent répercussif de la petite-vérole, des gourmes, des dartres, et considéré comme antirationnel, doit être banni de la pratique médicale. » Cette accusation est facile à réfuter : non-seulement la vaccine est en général une maladie très-bénigne ; mais elle peut encore devenir une maladie salutaire, en produisant une excitation avantageuse dans toute l'économie. On a vu, plus d'une fois, les symptômes scrophuleux s'amender sensiblement, quelquefois même disparaître complétement, à la suite du travail vaccinal.

Si maintenant, après avoir passé en revue les causes si nombreuses et si différentes qui ont été indiquées par les auteurs, nous cherchons à apprécier leur importance, leur valeur relative, nous nous trouverons dans le plus grand embarras : chacune d'elles a trouvé son défenseur. Ainsi, Alibert attache la plus grande importance à la mauvaise qualité des alimens; S. Cooper, au climat; Baudelocque place en première ligne l'altération de l'air, et rejette toutes les autres comme nulles ou presque

nulles. On a eu tort, selon nous, de considérer les causes séparément, attendu qu'elles agissent rarement seules. Pour qu'il y ait développement des scrophules, il faut le concours de ces causes, ou du moins de la plupart d'entre elles, c'est-à-dire, de l'altération de l'air, de la privation de la lumière solaire, d'une alimentation mauvaise, du défaut d'exercice, et surtout de l'humidité que nous n'hésiterons pas à placer en première ligne.

Symptômes de l'affection scrophuleuse.

L'affection scrophuleuse peut, comme nous l'avons déjà dit, se manifester par des altérations morbides très-variées. Elle peut attaquer, primitivement ou consécutivement, toutes les parties du corps humain; mais elle se porte de préférence sur quelques-unes, telles que les glandes lymphatiques externes et principalement les glandes cervicales, par l'engorgement desquelles elle débute ordinairement; puis viennent les glandes du poumon et du mésentère, sur lesquelles elle se fixe très-souvent, et produit la phthisie et le carreau. Ces deux formes, malheureusement trop fréquentes, sont, de toutes, les plus difficiles à guérir, et pardonnent rarement, à moins qu'elles ne soient attaquées, de bonne heure, par des moyens actifs et long-temps continués. On la voit aussi se diriger fréquemment vers les glandes cervicales, dont elle détermine l'engorgement : cette tendance s'observe spécialement dans la première enfance.

En se portant sur les articulations, elle donne naissance aux diverses altérations connues sous le nom de tumeurs blanches, de luxations spontanées, de vertébralitis, etc. *Sur les os*, elle détermine plusieurs maladies, dont les principales sont le rachitis et la carie. *Sur les muqueuses* [1], elle produit l'inflammation de ces parties, inflammation caractérisée par des écoulemens muqueux abondans et rebelles. *Sur le système cutané*, elle se traduit par des ulcères d'une forme irrégulière, et qui tendent à s'étendre de plus en plus, si on ne soumet celui qui les porte à un traitement intérieur; enfin, en se portant sur le tissu cellulaire, elle donne naissance à des abcès froids d'une guérison difficile.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer toutes les variétés que peut présenter l'affection scrophuleuse : il a nécessairement fallu nous borner aux principales. Il nous suffira de dire qu'il n'est pas de tissu, pas d'organe qui ne puisse devenir le siége de cette terrible affection.

Mais, dira-t-on, pourquoi réunir sous une même dénomination une foule de maladies aussi dissemblables? Nous répondrons que toutes ces maladies ne laissent pas d'avoir entre elles certains rapports très-importans. Toutes se rapprochent et se confondent

---

[1] Les membranes muqueuses le plus souvent atteintes par l'inflammation scrophuleuse, sont la conjonctive, la muqueuse des voies lacrymales, des fosses nasales et des voies aériennes.

véritablement, soit par leurs symptômes généraux, soit par la nature des causes qui leur donnent naissance et qui pour toutes sont identiques, soit enfin par le traitement général qui, pour toutes aussi, est à peu près le même.

Complications.

L'affection scrophuleuse, comme l'a fort bien fait observer Thomson [1], est liée avec toutes les affections morbides, provenant, soit de cause externe, soit de cause interne ; elle modifie l'aspect des autres maladies, et ajoute à celle-ci un élément intime et spécial, qui change, en quelque sorte, leur nature, et établit entre elles et la forme ordinaire des mêmes maladies, des différences essentielles dont le médecin doit tenir compte, s'il veut que sa thérapeutique soit couronnée de succès.

Les complications que l'on rencontre le plus communément sont : la syphilis, le scorbut [2], la teigne, les dartres, le cancer, le rhumatisme. Cette dernière complication, que l'on observe assez fréquemment dans les pays où la maladie est endémique, rend une foule d'individus boiteux ou absolument impotens de leur bras.

---

[1] *Lectures*, pag. 31.

[2] Cette complication n'est pas rare dans les Cevennes.

Marche, Durée, Pronostic.

La marche et la durée de cette affection n'ont rien de bien déterminé, quoique, en général, on puisse dire que c'est une maladie essentiellement chronique. Il arrive quelquefois que, par un concours de circonstances inconnues, elle semble suspendre ses progrès, sans cesser de donner des signes évidens de son existence, en sorte qu'elle a pu prolonger sa durée, pendant un très-grand nombre d'années. D'autres fois, à la suite d'une maladie aiguë, intercurrente, elle affecte une marche rapide, et pourrait être regardée comme une maladie aiguë. Au reste, sa marche et sa durée dépendent beaucoup des influences auxquelles sont exposés les malades, et des moyens thérapeutiqnes mis en usage.

Le pronostic est en général grave; néanmoins il varie, d'un côté, selon l'importance et l'étendue des parties affectées; de l'autre, en raison de l'âge du malade, de l'état général de sa constitution, et des diverses complications qui peuvent se présenter. C'est ainsi que les scrophules qui attaquent un organe essentiel à la vie, sont bien plus graves, toutes choses égales d'ailleurs, que celles qui n'attaquent qu'un organe dont les fonctions sont moins importantes. Chez les individus qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, le pronostic est moins grave que chez ceux qui l'ont dépassé : la révolution qui, à cette époque de la vie, s'opère dans tout l'orga-

nisme, amène souvent la guérison des scrophules. La constitution du sujet et l'état d'intégrité, de fatigue ou d'épuisement des forces organiques, doivent être également l'objet de sérieuses considérations. Les malades forts et robustes résistent mieux à la violence des symptômes, que les sujets faibles et cacochymes. La complication de vérole, de scorbut, de cancer, etc., est toujours très-dangereuse et ajoute beaucoup à la gravité de la maladie.

Traitement.

La nécessité de diriger contre l'affection scrophuleuse une médication énergique, de modifier l'économie entière, a été sentie par tous ceux qui ont eu occasion d'observer cette maladie. « Il ne faut rien moins, dit Bordeu [1], pour guérir un écrouelleux décidé, que changer entièrement sa constitution, ou donner une nouvelle tournure à son tempérament : il serait inutile de s'attacher aux symptômes uniquement ; il est important d'aller droit à la cause. » Tel est, en effet, le but que doit se proposer le médecin, dans le traitement de l'affection qui nous occupe. Malheureusement l'obscurité qui environne encore sa pathogénie, n'a guère permis d'établir une thérapeutique rationnelle, et la plupart des remèdes

---

[1] *Dissertation sur les écrouelles*, pag. 74.

qu'on a prescrits sous le terme séduisant d'*anti-scrophuleux*, n'ont dû leur usage qu'à l'empirisme.

Nous allons décrire successivement le traitement hygiénique et le traitement pharmaceutique.

Traitement hygiénique. — Les moyens hygiéniques occupent une place importante dans le traitement des scrophules; aucune méthode de traitement pharmaceutique ne peut s'en dispenser. Sans eux, il n'y a pas de guérison possible ; sans eux, les spécifiques les plus vantés seraient impuissans, et, dans la plupart des traitemens heureux, ils méritent tous les honneurs de la cure. Aussi, est-ce un devoir pour nous que de les faire connaître avec quelques détails. Les conseils que nous allons donner, s'adressent en même temps à ceux qui sont atteints de scrophules et à ceux qui sont prédisposés à cette maladie, soit en vertu de leur constitution, soit en vertu du funeste héritage que leur ont transmis leurs parens [1].

La première indication qui se présente, c'est de soustraire ces individus à l'influence des causes que l'expérience a appris à concourir au développement de la maladie scrophuleuse. On conçoit, en effet, que ces causes, sans cesse agissantes, rendraient vains et inutiles les soins les mieux entendus, les moyens les mieux combinés. Parmi ces causes, il n'en est

---

[1] Le traitement hygiénique réunit l'avantage de combattre cette affection et celui d'en prévenir le développement, ce qui le rend tour à tour prophylactique et curatif.

pas de plus puissante qu'une température habituellement froide et humide. Aussi, importe-t-il d'en garantir les malades avec le plus grand soin. Si , dans les localités qu'ils habitent, des circonstances toute-puissantes ne permettent pas de les soustraire à cette fâcheuse influence , l'émigration sera un moyen puissant auquel il faudra avoir recours, toutes les fois qu'il sera possible. L'expérience nous apprend , en effet, que des individus, transportés d'un pays bas et humide où ils vivaient , dans des lieux secs et élevés, ont trouvé , dans un pareil transport , la guérison radicale de la diathèse scrophuleuse. Malheureusement le conseil que nous venons de donner n'est pas applicable à tout le monde, et surtout à la classe indigente, obligée souvent de rester dans les lieux qu'elle habite, soit par sa profession , soit par l'impossibilité de trouver ailleurs les mêmes moyens d'existence. Il faut donc tâcher de diminuer , autant que possible, ces inconvéniens, en prescrivant quelques règles hygiéniques.

I. Les scrophuleux, sans quitter leur pays, devront établir leur domicile dans le faubourg le mieux exposé[1]; ils abandonneront une rue étroite , sombre et humide, pour une rue sèche et bien aérée ; ils préféreront au rez-de-chaussée , partie la plus humide

---

[1] Dans les pays froids et humides, le nord est la pire exposition pour les scrophuleux.

et le plus insalubre des maisons, un étage un peu élevé et où ils puissent recevoir, pendant plusieurs heures, la chaleur bienfaisante du soleil. Nous faisons de ce point l'objet d'une recommandation spéciale; car, selon le proverbe italien, « où le soleil n'entre pas, le médecin entre. » Ils choisiront une chambre assez vaste et dont les fenêtres, proportionnées à la grandeur de la pièce, soient tournées d'un côté au nord et de l'autre au midi; ils auront le soin d'ouvrir de temps en temps les croisées, afin de permettre à l'air de se renouveler; mais la nuit, même au plus fort de l'été, celles-ci devront être soigneusement fermées : ce précepte est surtout de rigueur dans les habitations voisines des rivières. Enfin, il sera avantageux d'entretenir du feu ou d'en allumer de temps en temps dans la pièce habitée; celui-ci aura le double avantage de dissiper l'humidité et de purifier l'air.

II. Parmi les ressources de l'hygiène, il en est peu qui méritent une attention plus sérieuse, sous le rapport thérapeutique, que les alimens et les boissons. Les scrophuleux devront, autant que possible, éviter les substances que nous avons signalées, dans notre étiologie, comme propres à favoriser le développement de l'affection scrophuleuse, telles que les légumes, les farineux, le laitage, etc. Sans proscrire les végétaux d'une manière exclusive, ils en useront modérément et donneront la préférence à ceux qui sont tirés de la famille des crucifères, ou

qui contiennent un principe amer ou aromatique ; tels sont spécialement les navets, les raves, les radis, les choux, les ognons, les poireaux, le cèleri, le cresson, la chicorée, etc. Leurs alimens doivent en général être choisis parmi ceux qui sont doués de propriétés toniques, et qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de substances nutritives, tels que les viandes colorées et succulentes rôties, cuites en daube ou à l'étuvée, celles du bœuf et du mouton surtout; les gelées animales, les potages gras, faits avec les chairs des animaux adultes, plus riches en principes stimulans, plus abondantes en osmazôme ; les sucs de viandes obtenus par la torréfaction ; le bon chocolat, etc. Le vin qu'on a coutume de bannir de la diète des enfans, doit être donné à ceux-ci en petite quantité, il est vrai, et coupé avec l'eau, excepté pendant les repas où ils peuvent le boire pur.

Une attention bien importante, c'est de bien régler les heures des repas chez les individus dont il est ici question, et de leur donner à manger peu à la fois, mais souvent ; il serait dangereux de satisfaire leur appétit, en général très-prononcé. Il faut, avant tout, leur procurer de bonnes digestions, sans lesquelles ils seraient privés du meilleur des médicamens, un chyle réparateur.

III. Les vêtemens des scrophuleux ne sont pas indignes de la surveillance du médecin : variés suivant les saisons, ils doivent toujours être chauds et de na-

ture à favoriser la transpiration insensible, tout en mettant le corps à l'abri des variations de l'atmosphère, si fréquentes dans les pays où règnent les scrophules. Les tissus de laine méritent la préférence sous plusieurs rapports, surtout quand on a le soin de les mettre en contact immédiat avec la peau ; ils conservent mieux la chaleur, et exercent sur le système cutané une excitation on ne peut plus salutaire dans ce genre de maladies. L'on devra donc conseiller aux individus qui nous occupent, comme un moyen hygiénique fort avantageux, de porter habituellement sur la chair, et surtout pendant les saisons froides et humides, un habillement complet de flanelle ou de toute autre étoffe de laine.

On secondera avantageusement l'effet des vêtemens que nous venons d'indiquer, par des frictions faites, soir et matin, sur toute la surface cutanée, soit avec des flanelles imprégnées de vapeurs aromatiques, comme celle qui s'échappe du genièvre ou de l'encens, ou bien imbibées de liqueurs spiritueuses et balsamiques, telles que l'eau de lavande, de mélisse, la teinture de quinquina, le baume nervin, celui de muscade, celui de Fioraventi, etc., soit avec des brosses assez douces pour qu'elles n'écorchent pas la peau, tout en l'irritant à un certain degré.

IV. On a conseillé d'exposer souvent les scrophuleux à l'influence de la lumière solaire; celle-ci exerce sur l'économie animale une action tonique et

stimulante très-avantageuse ; elle ne contribue pas seulement à améliorer l'état général de la constitution, mais encore elle facilite la résolution des glandes engorgées. Mais, pour que l'insolation soit employée avec sûreté et avec avantage, il faut avoir la précaution de couvrir la tête des individus qu'on soumet à son action, d'un chapeau à larges bords ; on a vu, plus d'une fois, des maladies du caractère le plus grave, résulter de l'oubli de ce précepte hygiénique.

V. Les bains froids, pris dans l'eau courante des rivières et encore mieux les bains de mer, sont, parmi les moyens externes, les secours les plus puissans dans le traitement des scrophules. Tissot, Cullen, Bordeu, Pujol, et, de nos jours, MM. Fournier, Bégin et Pescay, les ont employés avec le plus grand succès, non-seulement pour prévenir, mais encore pour combattre cette maladie. Toutefois, ces moyens ne doivent pas être prescrits, d'une manière banale, à tous les sujets affectés d'une constitution scrophuleuse[1]. Il faut, avant de les conseiller, essayer la

---

[1] Pour que le bain froid soit administré avec sûreté et avec avantage, il est nécessaire que la constitution du malade soit assez forte pour pouvoir supporter le choc de l'immersion sans inconvénient. Si, à la suite de l'immersion, la personne éprouve une chaleur vive et générale à la surface du corps, un sentiment de bien-être et un grand appétit, on peut en conclure que le bain froid lui convient ; si le malade, au

susceptibilité des individus, et s'enquérir soigneusement de l'état de leurs organes. Une sage précaution sera de s'en abstenir, si le malade est trop irritable, trop faible, s'il est sujet à une inflammation intérieure, surtout des organes thoraciques ; s'il est atteint de sécrétions naturelles ou d'affections morbides susceptibles d'être répercutées.

La température à laquelle il convient de prendre les bains que nous venons d'indiquer, ne saurait être assignée d'une manière générale ; elle doit varier suivant l'âge, la force, le degré de susceptibilité du malade : en effet, ce qui est froid pour un individu ne l'est pas pour un autre ; le meilleur thermomètre qu'on puisse consulter à cet égard, c'est l'impression qu'éprouve le malade en entrant dans le bain. Il ne doit y avoir jamais souffrance réelle; toute sensation douloureuse est, comme on l'a dit, un avertissement de la nature, dont l'objet est de faire éviter, comme nuisible, ce qui peut la déterminer.

Il est de même impossible de limiter, d'une manière précise, le temps que doit durer l'immersion. Ce temps ne peut être déterminé que par les effets que produit le bain, et ces effets sont subordonnés eux-mêmes à la température de l'eau, à la susceptibilité

---

contraire, tremble en sortant de l'eau, s'il continue à trembler et s'il est assoupi, on peut être assuré que le bain froid ne lui fait aucun bien, et qu'il aurait mieux valu ne pas en faire usage. (S. Cooper, tom. II, pag. 398.)

des malades, à leur force de réaction. La seule règle générale qu'on puisse donner, c'est de sortir du bain avant qu'un second frisson ne soit venu remplacer l'impression agréable, qui suit ordinairement le premier frisson qu'on éprouve au moment de l'immersion dans l'eau.

A la sortie du bain, le malade doit être promptement essuyé, frictionné sur tout le corps et placé dans un lit bien bassiné, afin de faciliter le développement de la réaction vitale. Si le temps est beau et que la température soit chaude, on peut lui faire prendre un peu d'exercice.

VI. Il faut vaincre le penchant qui porte les scrophuleux à rester long-temps couchés, et leur faire prendre l'habitude de se lever de bonne heure; un sommeil de dix à douze heures pour les enfans, de sept à huit pour les adolescens et les adultes, sera toujours suffisant. Leur lit, dont la composition n'est pas indifférente[1], sera plutôt un peu dur que trop mou; il ne sera pas placé dans une alcove, mais dans le lieu le plus sec et le mieux aéré de l'appartement. Il ne sera pas non plus entouré de rideaux; ceux-ci auraient le grave inconvénient de s'opposer au renouvellement de l'air, cet aliment de la vie, comme dit Hippocrate, et qu'il leur importe tant de respirer dans toute sa pureté.

---

[1] On a conseillé de les faire coucher sur des paillassons remplis de plantes aromatiques.

Nous ne terminerons pas cet article sans faire une remarque extrêmement importante sous le rapport de l'hygiène, et qui intéresse particulièrement les individus dont il est ici question : nous voulons parler de la funeste habitude qu'ont certaines personnes, les enfans surtout, d'enfoncer la tête sous les couvertures, pendant le sommeil. On conçoit facilement que la petite quantité d'air renfermée avec eux, ne pouvant pas se renouveler ou ne se renouvelant qu'imparfaitement, ne tarde pas à s'altérer, de sorte qu'ils sont soumis, pendant toute la nuit, à la respiration de cet air vicié, insalubre. Cette circonstance, à laquelle on ne fait pas généralement assez d'attention, peut avoir les conséquences les plus fâcheuses ; elle peut opposer le plus grand obstacle à la guérison des scrophules. Nous rapporterons, à l'appui de cette proposition, le fait suivant, communiqué à M. Baudelocque, par le docteur Blache. « Un enfant de Versailles, âgé de 8 à 9 ans, attaqué de la maladie scrophuleuse, fut mis à l'usage de l'iode, d'après la méthode que j'emploie à l'hôpital, et que je venais de faire connaître dans la *Revue médicale*. Au bout d'environ 6 mois, l'état de cet enfant n'avait éprouvé aucune amélioration, malgré l'exactitude scrupuleuse avec laquelle le médicament avait été administré. On vint alors consulter M. le docteur Blache, à qui j'avais, tout récemment, communiqué mes idées sur la véritable cause des scrophules. En se faisant rendre compte de toutes les circonstances

relatives à la manière de vivre de cet enfant, M. Blache apprit qu'il passait la nuit dans une chambre fort petite, qu'il avait la mauvaise habitude de dormir avec la tête sous les draps. Il comprit de suite, que là devait se trouver la cause de l'insuccès du traitement. Il donna, à ce sujet, les conseils les plus judicieux, en même temps qu'il fit recommencer l'usage de l'iode. Quinze jours s'étaient à peine écoulés, qu'une amélioration se faisait déjà remarquer dans la maladie de l'enfant. Cette amélioration a continué, et aujourd'hui la santé est entièrement rétablie[1]. »

VII. L'exercice, pour lequel les scrophuleux ont, en général, une très-grande répugnance, leur est trop nécessaire pour qu'on ne le leur prescrive pas, comme un remède qui doit avoir les plus grands succès. On trouve, dans les auteurs, un grand nombre de faits qui démontrent l'influence avantageuse que ce moyen hygiénique peut exercer sur ces individus. David assure avoir guéri, par des exercices rigoureux seulement, plusieurs jeunes gens affectés de tumeurs scrophuleuses au cou, aux pieds, aux doigts, etc. Fallope a vu plusieurs écrouelleux être délivrés de leur maladie, par les travaux forcés auxquels ils avaient été condamnés en punition de leurs crimes.

---

[1] Baudelocque ; *Études sur les causes, la nature et le traitement de la maladie scrophuleuse*, pag. 228.

Il faut, cependant, employer ce moyen hygiénique avec mesure et discernement. Poussé jusqu'à la fatigue, l'exercice perd toute son influence avantageuse, et, au lieu de fortifier le corps, il l'énerve et l'épuise. Pour qu'il ait toute l'utilité possible, il doit être pris en plein champ, dans un lieu élevé, sec, bien aéré, et sous l'influence des rayons solaires. Les momens que l'on doit y consacrer, varient suivant les saisons : il faut, en général, choisir l'instant de la journée, où l'atmosphère est pure, exempte d'humidité et suffisamment échauffée.

On doit choisir un genre d'exercice convenable à l'individu à qui on l'ordonne, et, pour cela, il faut avoir égard à l'âge, au sexe des malades, à leurs habitudes, à leur position dans le monde. Si le scrophuleux est trop jeune ou trop faible pour qu'il puisse se liver à la marche, on aura recours aux exercices passifs : on le placera dans un chariot découvert, que l'on traînera sur un terrain un peu inégal et raboteux; les cahots qui résultent de ce mode de gestation, impriment au corps des mouvemens salutaires. A un âge plus avancé, on choisira un exercice qui exige une action générale : la gymnastique, les promenades à la campagne, les soins du jardinage, la chasse, l'escrime, la danse, l'équitation, et certains jeux, tels que le mail, la paume, le ballon, les boules, etc., sont autant de moyens qu'on pourra employer avec succès.

Lorsque les scrophuleux auront atteint l'âge où

il convient d'embrasser une profession, ils devront en choisir une qui puisse remplacer, autant que possible, les exercices que nous venons de conseiller : il serait très-dangereux pour eux de s'adonner à une profession sédentaire.

VIII. Les sujets dont il est ici question, sont, avons-nous dit, plus exposés que d'autres à contracter la funeste habitude de la masturbation ; aussi, doivent-ils être l'objet d'une surveillance continuelle de la part de leurs parens. Il faut éviter, principalement quand ils approchent de la puberté, tout ce qui pourrait éveiller chez eux l'instinct génital, tels que propos à double sens, lecture et langage osbcènes, et surtout les mauvais exemples et les insinuations dangereuses venant d'autres enfans. Les plaisirs solitaires auxquels ils ne sont malheureusement que trop portés, tendraient à accroître les dangers de leur position, et les précipiteraient dans une débilité incurable, dans un épuisement complet.

IX. Il faut bien se garder, également, de surcharger l'intelligence de ces individus par des leçons anticipées; les études, chez eux, doivent commencer plus tard que chez les autres enfans, et être entrecoupées de nombreuses récréations. L'expérience nous apprend, en effet, que les travaux de l'esprit trop précoces et trop assidus, concentrant sur le cerveau toutes les fonctions vitales, nuisent au développement du corps, et finissent par amener un état de langueur de toutes les fonctions.

Traitement pharmaceutique. — Il est peu de maladies contre lesquelles on ait employé un plus grand nombre de remèdes, que contre celle qui nous occupe. Chacun a voulu proposer le sien, de sorte qu'il n'est peut-être pas une substance dans la matière médicale, qui n'ait été indiquée comme anti-scrophuleuse, et vantée, par son auteur, comme possédant des propriétés merveilleuses et préférable à toutes les autres. Notre tâche serait trop longue, si nous voulions les passer toutes en revue : nous nous bornerons à examiner celles qui, expérimentées par des observateurs habiles, méritent réellement de fixer notre attention.

Amers. — Les amers ont été recommandés par la plupart des auteurs qui ont écrit sur la maladie scrophuleuse, et ils méritent, sous plusieurs rapports, la confiance qu'on leur a accordée : ils sont faciles à se procurer et jouissent d'une efficacité reconnue. On peut les donner en infusions aqueuses ou vineuses, en sirops, en élixirs. Les plus vantés sont la bardane, la petite centaurée, la patience, la fumeterre, le quinquina, la chicorée, le pissenlit, et surtout la gentiane avec laquelle on compose des vins médicinaux, des teintures et des élixirs très-estimés. Elle est un des principaux ingrédiens de l'élixir anti-scrophuleux de Peyrilhe, préparation qui a joui et jouit encore d'un grand crédit. Cet élixir se donne à la dose d'une cuillerée à bouche, trois fois par jour, une avant le déjeûner, la seconde avant le dîner, la

troisième avant le souper ; chez les enfans, on en donne seulement une cuillerée à café chaque fois[1]. Lorsque ce médicament exerce sur les membranes de l'estomac une impression trop vive, on y remédie souvent en l'étendant dans un verre d'eau sucrée, ou d'un sirop adoucissant quelconque.

Purgatifs. — Ces médicamens, employés fréquemment par les Anciens dans des vues théoriques et dans le but de dépouiller le sang des humeurs peccantes auxquels ils attribuaient les scrophules, sont restés dans la pratique, comme des remèdes dont l'expérience a plus d'une fois établi l'efficacité. La plupart des médecins les ont conseillés contre la maladie qui nous occupe ; plusieurs même n'ont pas hésité à leur assigner la première place parmi les antiscrophuleux connus. Ils font la base de quelques préparations pharmaceutiques, qui ont joui, pendant long-temps, d'une grande célébrité, telles que les pilules de Grateloup, de Janin, de Rudius ; les bols de Coste et Chappot ; la teinture et les pilules de Noël, etc.

---

[1] Voici le mode de préparation de cet élixir :

P.	Racine de gentiane concassée.	32 gram.	(= 1 once).
	Carbonate de soude concret..	8 gram.	(= 2 gros).
	Eau-de-vie commune......	1000 gram.	(= 2 livr.).

Laissez infuser ce mélange à une température douce, pendant cinq à six jours, en ayant le soin de l'agiter de temps en temps ; puis, filtrez.

Sans attribuer aux purgatifs une importance aussi grande que l'ont fait quelques auteurs, nous pensons qu'ils peuvent rendre de grands services, soit en agissant d'une manière perturbatrice, par la secousse qu'ils impriment à toute l'économie, soit en débarrassant l'estomac des matières étrangères qui s'y accumulent fréquemment chez les scrophuleux. Ce n'est pas néanmoins sans réserve que l'on doit recourir à l'emploi de ces moyens ; souvent en déterminant des gardes-robes très-abondantes, ils jettent les malades dans une grande prostration. On doit les prendre de préférence dans la classe des purgatifs amers, tels que la rhubarbe ou le jalap, à cause de leur vertu corroborative, ou bien parmi les sels neutres pris en lavage.

Mercuriaux. — Le mercure est, de tous les médicamens usités dans le traitement des scrophules, celui sur lequel on a porté les jugemens les plus différens. Les uns, parmi lesquels nous citerons Baillou, Bordeu, Pujol, Huffeland, Lalouette, Portal, l'ont regardé comme le véritable spécifique, le remède souverain; d'autres, en aussi grand nombre, le déclarent non-seulement inutile, mais encore nuisible et dangereux. C'était l'opinion de Cullen : « Le mercure qui guérit communément avec facilité la maladie vénérienne, loin d'être de quelque utilité, dit-il, dans les écrouelles, les aggrave très-souvent.» S. Cooper va plus loin : selon lui, le traitement mercuriel peut non-seulement aggraver les sym-

ptômes des scrophules, mais il peut encore les faire naître chez les individus qui, jusque-là, en avaient été exempts. Vigaroux partage cette opinion, et cite[1] à l'appui plusieurs faits qui lui paraissent concluans. Hunter, Lombard, Richerand ont aussi consacré ce principe, comme une vérité de fait bien démontrée.

Quelle conduite tenir en présence de faits aussi opposés, rapportés par des auteurs également dignes de foi ? Nul doute que l'emploi abusif ou trop prolongé des préparations mercurielles, ne puisse produire une partie des accidens que leur ont reproché quelques médecins; mais, les maux qui résultent de l'abus d'un remède, doivent-ils en faire proscrire entièrement l'usage ? Sans ajouter une foi entière et aveugle aux partisans exagérés du mercure, nous croyons qu'administré d'une manière sage et méthodique, et dans des cas déterminés, ce métal peut produire de bons effets. Mais ces bons effets ne dépendent pas, comme l'ont prétendu certains auteurs, d'une propriété spécifique inhérente au mercure ; ils sont tout simplement le résultat de l'excitation directe occasionée par ce métal dans toute l'économie ; et la preuve, c'est que les mêmes effets peuvent tout aussi bien être obtenus avec d'autres médicamens tout étrangers au mercure. Dépouillés ainsi des propriétés merveilleuses dont l'imagination de quelques praticiens les avaient enveloppés, les mer-

---

[1] *Observations sur la vérole ;* pag. 52.

curiaux n'en restent pas moins des médicamens don-on peut quelquefois tirer bon parti, bien que l'on puisse, sans inconvénient, leur en substituer bien d'autres.

Ferrugineux. — Le fer mérite un rang distingué parmi les moyens thérapeutiques propres à combattre les scrophules ; une foule de faits bien observés prouvent son utilité, son efficacité contre cette maladie. Il peut être employé sous toutes les formes, en poudre, en pilules, en tablettes, en solution aqueuse, en sirop, en teinture. Il entre, comme principe dominant, dans la composition de plusieurs eaux minérales célèbres, qu'on a prescrites avec succès contre les affections strumeuses, et notamment dans celles de Forges, de Spa, de Passy, de Saint-Amand, de Bourbon-l'Archambaud, etc. Mais de toutes les préparations ferrugineuses celles qui sont le plus recommandées, sont : le *sous-carbonate de fer*, préparé en traitant le sulfate de fer par le carbonate de potasse; la *teinture alcaline martiale de Sthal,* qui n'est qu'un mélange de nitrate de potasse et de sous-trito-carbonate de fer; l'*hydrochlorate de fer et d'ammoniaque* (fleurs de sel ammoniac martiales); *le vin amer chalybé*, composé avec teinture de mars tartarisé 32 grammes (= 1 once), vin blanc généreux, dans lequel on a fait préalablement infuser des amers, 500 grammes (= 1 livre). M. Lugol dit avoir employé avec succès les pilules d'iodure de fer.

Voici la formule qu'il donne :

P. Iodure de fer...	3 décigr. (= 6 grains).	
Amidon.......	13 décigr. (= 24 grains).	
Sirop de gomme.	s. q. pour 24 pilules.	

Aurifères. — Les préparations d'or employées autrefois par plusieurs médecins, et notamment par Lalouette, qui regardait ce métal comme le véritable spécifique des scrophules, étaient bannies depuis long-temps, lorsque le docteur Chrestien proposa de les introduire de nouveau dans la pratique de la médecine. Dans un mémoire imprimé à la suite de son ouvrage *sur la Méthode iatraleptique*, ce praticien distingué, dont la perte récente est si vivement sentie, rapporte plusieurs guérisons de scrophules et de phthisies scrophuleuses obtenues par l'emploi des préparations aurifères. Il s'est plus particulièrement servi, dans ses essais, du *muriate* ou *hydrochlorate d'or*, et de l'*oxyde* précipité par l'étain ou la potasse; ce dernier lui a surtout paru mériter la préférence. Voici la manière de l'administrer : On fait avec oxyde d'or 3 décagr. (= 6 grains) et extrait de garou 8 gram. (= 2 gros), soixante pilules, dont on donne d'abord une seule par jour, mais dont on augmente progressivement le nombre jusqu'à sept ou huit (chacune de ces pilules contient 5 milligram. (= 1/10 de grain) d'oxyde d'or).

Les préparations d'or occasionnent quelquefois, surtout lorsqu'elles sont données à une certaine dose,

des douleurs dans les membres, de la céphalalgie, de l'accélération dans le pouls, des sueurs abondantes; aussi convient-il de suivre avec beaucoup d'attention les effets de ces médicamens, afin de les suspendre momentanément, lorsque ces accidens se manifestent.

Antimoniaux. — Les antimoniaux ont été préconisés par Malouin, Lewis, Lheman, Fothergil, Delasone, Baumes, Huffeland. Ce dernier recommande principalement le sulfure d'antimoine, qui, selon lui, est préférable à toutes les autres préparations, surtout lorsque l'estomac est doué d'une grande susceptibilité. Une jeune fille de 12 ans, scrophuleuse, prit, d'après ses conseils, le sulfure d'antimoine à la dose de 13 décig. (=1 scrupule), trois fois par jour. Cette dose fut portée progressivement à 16 gramm. (=1/2 once) toutes les 24 heures : au bout de 6 semaines, cette malade fut complétement guérie. Il est bien difficile d'apprécier l'action du sulfure d'antimoine dans cette circonstance ; on pourrait, à la rigueur, lui contester ce succès, ou au moins ne lui en accorder qu'une faible part, attendu qu'on avait fait marcher, de concert avec ce remède, les bains sulfureux et la douce-amère; moyens dont Huffeland n'a pas tenu compte, et auxquels, ce nous semble, on pourrait, avec autant de raison, rapporter la guérison obtenue.

Liqueur de Kœchlin (*Hydrochlorate de cuivre ammoniacal*). — Cette préparation, qui

est encore aujourd'hui fréquemment employée en Allemagne, a joui, pendant long-temps, d'une grande célébrité. Gœlis fut le premier qui la proposa dans le traitement de l'affection scrophuleuse. Helvétius en fait le plus grand éloge, et assure en avoir obtenu les effets les plus avantageux. M. Baudelocque, voulant apprécier à leur juste valeur les propriétés antiscrophuleuses de la liqueur de Kœchlin, en a fait l'essai à l'hôpital des Enfans. Voici les résultats qu'il a obtenus : Sur dix malades mis à l'usage de cette préparation, quatre éprouvèrent, au bout de quelques jours, des accidens assez graves qui forcèrent l'expérimentateur à la suspendre; chez quatre autres, elle n'exerça aucune influence, soit en bien, soit en mal; le neuvième éprouva une amélioration manifeste; le dixième fut radicalement guéri, au bout de trois mois et demi. Ces expériences sont, comme on le voit, peu favorables à la liqueur de Kœchlin, et confirment la proscription dont ce remède avait été frappé, d'après les résultats peu avantageux qu'en avaient obtenus plusieurs praticiens distingués. Quoi qu'il en soit, voici le mode de préparation consigné, en 1829, dans la *Clinique des hôpitaux*, d'après Tromsdorff :

P. Limaille de cuivre... 4 gramm. (=1 gros.)
Ammoniaque liquide.. 48 gramm. (=1 once 1/2.)

Laissez digérer, pendant 8 jours, dans un vase ouvert, en agitant souvent, jusqu'à ce que la liqueur ait pris une cou-

leur bleue : alors décantez et conservez pour l'usage. C'est là la teinture de cuivre ammoniacal.

P. Teinture de cuivre ammoniacal 64 gr. (=2 onc.)
Acide muriat. ou hydrochlor.. q. s. pour la sat.[1].
Conservez pour l'usage.

Quatre grammes (=1 gros) de cette liqueur, étendus dans 320 gramm. (=10 onces) d'eau distillée, constituent la liqueur dépurative de Kœchlin. (4 gr. contiennent 20 centigr. de cuivre.)

La dose de cette préparation est, pour les enfans de 3 à 11 ans, d'une cuillerée à café, une fois par jour, après le principal repas. On fait avaler pardessus une ou deux cuillerées à bouche de bon vin sucré.

Charbon. — Le charbon animal a été préconisé par quelques médecins, et surtout par les Allemands, comme un remède très-puissant dans la maladie qui nous occupe. Le docteur C. Speranza, professeur de médecine à l'Université de Parme, a consigné, en 1834, dans un Journal italien, quelques observations qui tendent, selon lui, à démontrer l'efficacité de ce médicament. Cinq enfans scrophuleux, âgés de 6 à 10 ans, et chez lesquels la diathèse scrophuleuse était très-marquée, furent soumis, par ce médecin, à l'usage du charbon animal pulvérisé : il le leur donnait à la dose de 8 à 10 gramm. (=2 à 3 gros) par

[1] Environ 4 gram. 4 décigr. (= 1 gros et 1/2 scrupule.)

jour, matin et soir, et pansait les tumeurs du cou avec une pommade dans laquelle entrait ce charbon. Sous l'influence de cette médication, continuée pendant quelques mois, et secondée par quelques prescriptions hygiéniques, telles que régime animal, usage, pour boisson, d'une eau minérale saline, vêtemens chauds, exercice en plein air, etc., il eut, dit-il, la satisfaction de voir la constitution de ses jeunes malades se modifier peu à peu, leur tempérament lymphatique faire place au tempérament sanguin, et les symptômes scrophuleux se dissiper entièrement. Ne pourrait-on pas revendiquer, en faveur des moyens hygiéniques employés concurremment avec le charbon, les bons effets que le docteur Speranza attribue à ce dernier? Ce qui nous porterait à le croire, c'est que M. Baudelocque, ayant voulu expérimenter cette substance à l'hôpital de Paris, l'a trouvée tout-à-fait inerte.

Sulfure de potasse. — Le sulfure de potasse a été employé à l'intérieur et à l'extérieur. On l'a prescrit à l'intérieur en solution, à la dose de 40 à 55 centigr. (=8 à 10 gr.) par pinte d'eau. Ce remède est très-actif et mérite d'être surveillé; on fera même bien de s'en abstenir. L'usage externe est moins dangereux : il peut être employé en bains avec succès. La dose de sulfure est de 96 à 156 gramm. (=3 à 5 onces) pour un bain général. Si l'on craignait que le sulfure n'exerçât une action trop irritante, on y ajouterait 2 ou 3 livres de gélatine.

Brôme. — Le brôme, substance nouvellement introduite dans la matière médicale, a été employée avec succès, dans le traitement des scrophules, par quelques médecins de Montpellier et des environs. C'est M. Pourché qui, le premier, en a fait l'application à ces maladies. Ce médecin a vu, chez deux sujets d'une constitution éminemment lymphatique, plusieurs tumeurs scrophuleuses guéries radicalement, sous l'influence d'un traitement par le brôme ; le même traitement lui a réussi dans un cas d'engorgement scrophuleux des testicules. On peut employer cette substance, en dissolution dans l'eau ou sous forme de pilules, à la dose de 2 à 4 décigr. (=4 à 8 grains) par jour.

Hydrochlorate de baryte. — Ce sel, préconisé par Crawford, Fournier, Duncan, Hébreard, Pinel, mais repoussé, dans ces derniers temps, par quelques médecins, comme un remède dangereux, était presque entièrement tombé dans l'oubli, lorsque M. Baudelocque eut l'heureuse idée de l'expérimenter à l'hôpital des Enfans. Ce praticien distingué assure en avoir obtenu des résultats très-satisfaisans. Voici de quelle manière il l'administre. Il fait dissoudre ce sel dans de l'eau distillée, dans les proportions de 5 centigr. par 32 gramm. d'eau (=1 grain par once), et donne cette solution par cuillerée à bouche. Chaque cuillerée représente 25 milligr. (=1/2 grain) d'hydrochlorate de baryte. Suivant l'âge, la sensibilité, l'effet exercé sur les voies digestives,

il en prescrit 5 à 15 centigr. (= 1 à 3 grains) par jour.

La formule dont se servait le professeur Lauth, de Strasbourg, pour administrer ce médicament, est la suivante. Prenez : Hydrochlorate de baryte, de 1/2 gros à 1/2 scrupule; eau, 96 gramm (=3 onces); teinture de Whyt, 32 gramm. (=1 once). La dose est d'une cuillerée à bouche, prise quelques heures après le déjeûner. L'administration de cette potion a besoin d'être surveillée.

Nous terminerons cette nomenclature de remèdes, qui aurait pu être beaucoup plus étendue, par l'iode, substance à laquelle certains auteurs ont accordé des propriétés merveilleuses.

Iode. — Ce corps, que M. Coindet, le premier, a introduit dans la thérapeutique, a été, dans ces derniers temps, fortement préconisé par des praticiens du plus grand mérite, et regardé, par quelques-uns, comme le véritable spécifique des scrophules. M. le docteur Lugol [1] a publié, il y a quelques années, de nombreuses observations qui constatent l'efficacité de ce médicament dans ce genre de maladies. M. Baudelocque et plusieurs autres médecins français et étrangers, en ont également obtenu d'excellens résultats. Nous allons exposer rapidement les principales préparations qu'on lui a fait subir.

---

[1] *Mémoire sur l'emploi de l'iode dans les affections scrophuleuses.* Paris, 1839.

a. *Liqueur iodurée.* — C'est la préparation d'iode le plus ordinairement employée. Voici la formule de M. Lugol :

P.	Iode pur.........	13 décigr. (= 1 scrup.)
	Iodure de potassium.	26 décigr. (= 2 scrup.)
	Eau distillée.......	28 gramm. (= 7 gros.)

13 décigr. (=24 grains.) de cette liqueur contiennent 5 centigr. (= 1 grain) d'iode et 1 décigr. (= 2 grains) d'iodure de potassium.

Cette solution se donne dans une boisson appropriée [1], deux fois par jour, une le matin, à jeun; la seconde, une heure avant le dîner. La dose est de 2 à 5 gouttes à la fois, pour les enfans âgés de moins de 7 ans; de 6 à 10 gouttes, pour ceux au-dessus de cet âge. M. Lugol augmente graduellement la dose jusqu'à 30 à 36 gouttes par jour, lorsque le malade supporte aisément l'usage de ce médicament. Cette liqueur doit être conservée dans des bouteilles exactement bouchées.

b. *Teinture d'iode.*— On obtient cette teinture, en faisant dissoudre 26 décigr. (= 48 grains) d'iode dans 32 gramm. (= 1 once) d'alcool à 36°. Vingt gouttes de cette teinture contiennent environ 5 centigr. (= 1 grain) d'iode. La dose est de 10 à 20 gouttes, trois fois par jour.

---

[1] Quel que soit le liquide dans lequel on administre la liqueur iodurée, il est essentiel de n'en opérer le mélange qu'au moment où le malade va la prendre, afin de prévenir sa décomposition.

M. Richard (de Nancy) donne la formule suivante, qu'il emploie, dit-il, avec beaucoup de succès :

Teinture d'iode.....	13 décigr. (= 1 scrupule).
Eau-de-vie........	1000 gramm. (= 2 livr. ou 1 litr.)

Mêlez.

La dose est d'une cuillerée à café, prise le matin à jeun, dans une tasse d'eau sucrée ou d'infusion de feuilles d'oranger.

La teinture d'iode se décompose très-facilement; il faut, par conséquent, l'employer bien récente, et la conserver dans des vases hermétiquement fermés.

c. *Bains iodurés.* — Ce fut M. Lugol qui, le premier, eut l'idée d'employer l'iode en bains; il s'en loue beaucoup dans le mémoire que nous avons cité. M. Baudelocque les a aussi employés avec succès, à l'hôpital des Enfans. On prépare ordinairement ces bains en versant dans une baignoire remplie d'eau chaude, une solution d'iodure de potassium et d'iode. La dose est de 16 à 32 gramm. (= 4 à 8 gros) d'iodure de potassium, et de 26 à 52 décigr. (= 2 à 4 scrupules) d'iode pour un bain d'adulte; de 4 à 8 gramm. (= 1 à 2 gros) d'iodure de potassium et de 26 à 52 décigr. (= 2 à 4 scrupules) d'iode pour un bain d'enfant. Il faut agiter l'eau contenue dans la baignoire, afin d'obtenir une répartition égale de la solution. Le nombre de ces bains est de trois par semaine; le malade doit y rester, chaque fois, de une demi-heure à une heure. Il faut, quand on prend les bains iodurés, se servir d'une baignoire de bois.

Il existe encore quelques préparations d'iode qui ont été employées avec avantage, pour combattre certains symptômes scrophuleux; mais elles ne sauraient trouver place ici.

Les préparations iodiques occasionnent quelquefois, et surtout quand on les donne à des doses trop fortes, ou que l'on en continue l'usage trop longtemps, des symptômes fâcheux qu'il est important de prévenir ou de combattre après leur développement. Ces symptômes, que M. Coindet a attribués à une saturation de l'économie par l'iode, sont : l'accélération du pouls, des palpitations, une toux sèche, fréquente, de l'insomnie, un amaigrissement rapide, la perte des forces, des tremblemens, l'enflure des jambes, etc. Lorsque ces accidens se manifestent, il faut, sur-le-champ, interrompre l'usage de l'iode, pour le reprendre huit ou dix jours après. On administre, pendant l'interruption, du lait, du bouillon aux herbes, quelques bains tièdes, et quelques évacuans, tels que le tartre stibié en lavage, ou bien le sulfate de soude ou de magnésie. C'est à l'attention que M. Baudelocque a eue de suspendre, de temps en temps, l'usage des préparations iodiques, et d'administrer dans l'intervalle un et quelquefois plusieurs purgatifs, qu'il attribue les succès qu'il a obtenus dans l'emploi de ces préparations ; il n'a jamais vu survenir les accidens signalés par Coindet.

On nous demandera peut-être, laquelle, des substances médicamenteuses que nous venons de passer

en revue est préférable, c'est-à-dire, a des effets plus prononcés et présente le moins d'inconvéniens. Il est difficile de répondre à cette question. Il n'en est aucune, même parmi les plus vantées, qui réussisse dans toutes les circonstances ; il n'en est aucune qui ne puisse être avantageuse, on peut même dire, parfois la seule vraiment utile. Nous pourrions citer, à l'appui de cette assertion, un grand nombre d'exemples de maladies scrophuleuses vainement traitées par l'iode, et qui ont cédé à l'emploi de l'hydrochlorate de baryte ; d'autres qui ont résisté à ce dernier, et n'ont pu être guéries que par les ferrugineux ; d'autres, enfin, qui, n'ayant été nullement améliorées par aucun de ces remèdes, ont cédé à l'emploi de préparations beaucoup moins efficaces, telles que le vin amer, la teinture de quinquina ; de sorte que, dans le traitement de cette maladie, on est souvent obligé de tâtonner, d'essayer successivement plusieurs remèdes, jusqu'à ce que l'on ait trouvé celui qui convient le mieux aux organes digestifs du malade, à sa constitution individuelle. Disons cependant que, jusqu'ici, l'iode est le meilleur antiscrophuleux que nous possédions, celui qui compte le plus de succès.

Quel que soit, d'ailleurs, le médicament qu'on emploie, il est certaines précautions à prendre sur lesquelles nous devons appeler l'attention, parce qu'elles sont de la plus grande importance. D'abord, il importe de ne pas donner trop brusquement et sans

en étudier les effets, la quantité la plus forte à laquelle on doive le porter; il ne faut y arriver que par gradations insensibles, en commençant par des doses très-petites, afin d'essayer la susceptibilité des individus, et d'accoutumer peu à peu les organes gastriques à l'impression de ces médicamens. La seconde, c'est de changer, de temps en temps, de remède; car, c'est un fait connu que l'habitude finit par faire des médicamens les plus actifs, des substances tout-à-fait inertes. On atteint d'autres fois le même but sans changer de remède, en en interrompant l'usage lorsque son efficacité paraît épuisée, pour le reprendre huit ou quinze jours après. On administre ordinairement un purgatif pendant l'interruption du traitement.

Modifications du Traitement.

Il n'y a pas de traitement véritablement absolu : celui-ci doit varier suivant l'âge, le sexe, la constitution particulière de l'individu affecté, suivant les diverses complications que présente la maladie, suivant le siége et la forme des symptômes qui la caractérisent, etc. Chacune de ces circonstances exige des modifications importantes; nous allons les exposer sommairement dans les paragraphes suivans.

1° *Modifications suivant l'âge*. Les enfans à la mamelle ne peuvent prendre aucun médicament intérieur; d'ailleurs en est-il indiqué d'autre que le lait d'une bonne nourrice. Lorsque la mère ne pré-

sente pas les qualités convenables, il faut, sans hésiter, avoir recours à une étrangère[1]. L'on choisira, autant que possible, une femme brune, saine, robuste, dans la force de l'âge, c'est-à-dire, de 25 à 30 ans, et on l'astreindra à un régime restaurant et tonique[2]. A défaut de nourrice convenable, on pourrait, comme l'a conseillé Bordeu, faire allaiter les petits scrophuleux par des chèvres, qu'on nourrirait de plantes aromatiques, afin de rendre leur lait plus tonique.

Le lait ayant la propriété de causer, chez le sujet qui en fait un usage prolongé, un état d'atonie et de mollesse remarquables, on doit naturellement craindre les mauvais effets de son usage chez les enfans dont il est ici question : de là, la nécessité de leur donner, de bonne heure, quelques alimens tirés du règne animal. Mais, comme tout changement de nourriture n'est pas sans inconvénient, même pour les personnes les plus robustes, il faut, en pareil cas, commencer par ceux qui exigent le moins de travail

---

[1] Lorsque la maison paternelle n'est pas dans les conditions de salubrité voulues, qu'elle est située dans un quartier bas et humide, c'est agir dans l'intérêt des enfans que de les faire nourrir à la campagne. C'est une précaution que devraient avoir tous ceux qui habitent les lieux où les scrophules sont endémiques.

[2] Quelques médecins ont conseillé de faire prendre à la nourrice les remèdes antiscrophuleux; nous croyons que c'est une précaution pour le moins inutile.

de la part de l'estomac. On donnera d'abord un bouillon léger fait avec moitié bœuf et moitié veau, et l'on arrivera, graduellement, à un bouillon plus nourrissant et fait uniquement avec le bœuf [1]. Si celui-ci est bien supporté, on pourra leur faire prendre, avec avantage, quelques petites cuillerées de jus de viande, et une petite quantité de vin coupé et sucré. Ce régime sera continué, concurremment avec l'allaitement, jusqu'au terme de 15 à 18 mois ; par-delà, le lait serait plus nuisible qu'utile, et les enfans devront être sevrés.

Après le sevrage, on leur fera suivre le traitement hygiénique et pharmaceutique que nous avons exposé, en commençant par les remèdes les plus doux, et en proportionnant leur dose à l'âge et au degré de force des jeunes malades.

2° *Suivant le sexe.*— La femme étant, en général, plus délicate et douée d'un système nerveux plus irritable que l'homme, demande plus de ménagemens dans l'emploi des remèdes ; on ne doit pas les prescrire à une dose aussi élevée que chez ce dernier. Mais c'est surtout lorsqu'arrive l'époque de la puberté, qu'il faut redoubler d'attention. Nous avons vu, en effet, que chez les jeunes filles scro-

---

[1] M. Bretonneau assure avoir fait cesser l'atrophie mésentérique, si commune auparavant chez les enfans trouvés de l'hôpital de Tours, en ajoutant du bouillon de bœuf au lait qui leur servait de nourriture.

phuleuses, l'évacuation périodique ne s'établissait que difficilement et d'une manière incomplète. C'est sur le poumon qu'il est à craindre de voir se porter la fluxion qui devait se faire vers l'utérus : il importe donc de favoriser l'éruption de cette évacuation par tous les moyens connus. C'est dans les cas de ce genre, que les ferrugineux seuls ou unis aux amers sont principalement indiqués dans le traitement général. On doit aussi insister beaucoup sur l'emploi des moyens hygiéniques, et surtout de l'exercice bien dirigé; un des exercices dont on peut retirer alors les plus grands avantages est celui de l'équitation.

3° *Suivant la constitution.* — Le tempérament nerveux coïncide souvent, avons-nous dit, avec la constitution scrophuleuse, de manière à composer une constitution mixte, qui doit être traitée d'une manière différente. Chez les individus présentant cette constitution, les organes gastriques sont habituellement disposés à un certain degré de surexcitation qui contre-indique l'usage des moyens énergiques. On doit retrancher alors du traitement antiscrophuleux les stimulans proprement dits, tels que les assaisonnemens de haut goût, les viandes noires, les mets qui recellent un principe âcre, amer ou aromatique; à plus forte raison devra-t-on leur interdire les boissons excitantes de toute espèce, le vin, le café, les liqueurs alcooliques, le sirop et le vin antiscorbutiques, l'élixir de Perylhe, etc. Les

toniques doux devront leur être recommandés de préférence, encore faudra-t-il ne les administrer qu'avec beaucoup d'attention et de parcimonie ; car, il est d'observation que, chez ces individus, les substances médicamenteuses produisent, à de très-légères doses, les effets les plus prononcés.

Il arrive assez souvent que les organes gastriques sont doués d'une telle susceptibilité nerveuse, qu'ils ne peuvent tolérer les toniques les plus doux, même à des doses extrêmement faibles. On doit, dans ces cas, affaiblir l'action stimulante de ces moyens, en les faisant prendre dans des potions gommeuses ou huileuses, ou bien en les associant, selon le besoin, au camphre, à l'opium, au castoréum, ou à d'autres antispasmodiques.

4° *Suivant les complications.* — Les complications variées qui accompagnent les scrophules, doivent être prises en considération par le médecin qui dirige le traitement; il doit, en général, se conduire d'après les indications que présentent les deux maladies réunies, et associer méthodiquement les remèdes qui conviennent à chacune d'elles. Malheureusement ce traitement mixte n'est pas toujours possible; il arrive quelquefois que les moyens indiqués contre l'affection principale, sont contraires à celle qui la complique, et réciproquement. Il faut, dans ces cas, beaucoup de sagacité et de grandes connaissances en médecine, pour diriger le traitement d'une manière convenable.

Une des complications qu'on rencontre le plus souvent dans la pratique, est celle des scrophules avec une inflammation locale; cette complication est pour le médecin une source d'incertitudes et souvent même de bévues. Il voit, d'un côté, une débilité générale, de l'autre une phlegmasie. Que fera-t-il? S'il continue l'usage des excitans et des toniques, il s'expose à augmenter les symptômes inflammatoires ; a-t-il recours aux débilitans et aux antiphlogistiques, les forces tombent avec une effrayante promptitude. Nous croyons que, dans une pareille occurrence, il faut combiner les deux médications, mais de telle manière qu'elles ne contrarient pas réciproquement leurs effets. C'est ainsi qu'on empruntera au traitement général de l'affection scrophuleuse, tous les moyens hygiéniques et pharmaceutiques qui ne peuvent pas accroître la phlegmasie, comme les toniques doux, un régime restaurant sans être excitant, l'insolation, les frictions générales, les vêtemens de laine, etc., en même temps on combattra la phlegmasie par les révulsifs et les dérivatifs, tels que la pommade stibiée, l'huile de crotum tiglium, les vésicatoires, les moxa, etc. Les émissions sanguines ne seront indiquées, qu'autant que les symptômes inflammatoires seront intenses, et encore dans ces cas faudra-t-il les faire peu abondantes, de crainte d'accélérer la perte des malades en diminuant le peu de vitalité qui leur reste. Mieux vaut y revenir que d'outre-passer le but. Ajoutons

que, chez ces individus, les saignées locales doivent, en général, être préférées aux saignées générales.

5° *Suivant les symptômes.* — Les symptômes locaux exigent aussi quelques modifications dans le traitement général; ces modifications sont relatives à l'espèce de tissu, aux organes affectés. Chacun d'eux exige, en outre, un traitement spécial; il n'entre pas dans notre plan de l'indiquer : nous dirons seulement que celui-ci doit toujours être subordonné au traitement général.

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur l'affection scrophuleuse, considérée d'une manière générale. L'étendue du sujet et l'obligation qui nous est imposée de traiter, à la suite de cette dissertation, les quatre questions qui nous sont échues par le sort, nous ont obligé à ne faire entrer, dans le cadre de notre thèse, que les données les plus générales. Nous tâcherons de suppléer, dans la discussion, aux nombreuses lacunes que présente notre travail.

FIN.

QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

SCIENCES ACCESSOIRES.

Des caractères des taches de sperme.

Les taches de sperme sont d'un blanc grisâtre, circonscrites et terminées à leur circonférence par une ligne d'une coloration plus foncée. Le tissu qu'elles recouvrent est roide et comme empesé : soumises à une douce chaleur, elles prennent une couleur d'un jaune-fauve. Inodores quand elles sont sèches, elles répandent, quand on les humecte, une odeur spermatique plus ou moins prononcée, deviennent poisseuses, collent aux doigts. Si on les fait macérer dans l'eau, elles cèdent au liquide la plus grande partie de la matière dont elles sont formées; mais elles en conservent assez pour donner au linge une certaine roideur après la dessiccation.

Le liquide de la macération est visqueux, d'un blanc de lait, et tient en suspension de petits flocons ou filamens blanchâtres. Soumis à une douce chaleur, il s'épaissit peu à peu, sans se troubler notablement, et répand une odeur spermatique plus prononcée. Si l'on évapore jusqu'à siccité, on obtient un résidu assez semblable au mucus desséché : ce résidu se

dissout dans l'eau en majeure partie ; la solution qu'on obtient est très-soluble dans les acides, et moins soluble dans les alcalis ; il fournit un précipité floconneux par le chlore ou par l'alcool.

La partie des taches de sperme que nous avons dit être insoluble dans l'eau, est poisseuse, s'agglutine autour du corps dont on se sert pour remuer le liquide; elle se dissout parfaitement dans la potasse.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

—

Déterminer si les nerfs ont des extrémités libres, ou s'ils ne forment que des anses qui communiquent avec les foyers centraux du système nerveux.

Les nerfs sont des cordons blanchâtres, cylindriques, se divisant à mesure qu'ils tendent du centre à la circonférence, en branches, rameaux, ramuscules, filets. Arrivés à la périphérie du corps qu'ils couvrent, en quelque sorte, de leur vaste réseau, ils se réduisent à un degré de ténuité tel qu'ils ne peuvent être aperçus même à l'aide des instrumens d'optique, en sorte que leur mode de terminaison est encore un objet de contestation parmi les anatomistes.

Quelques auteurs ont supposé qu'après avoir subi toutes leurs dichotomures, les nerfs abandonnaient leur enveloppe celluleuse appelée névrilème, et se fondaient, pour ainsi dire, avec la trame des tissus

organiques ; mais les études de MM. Valentin et Ernest Burdach sont loin d'être favorables à cette opinion. Les auteurs que nous venons de citer, ont prouvé que les filets nerveux arrivés, soit à la peau, soit à la fibre musculaire, loin de se perdre dans ces parties, revenaient sur eux-mêmes par un mouvement centripète, s'accolant soit à leur propre tronc, soit à un autre nerf, et se dirigeaient vers le centre pulpeux qui leur avait donné naissance.

SCIENCES CHIRURGICALES.

—

Des dangers des piqûres des os du crâne.

Les instrumens piquans portés sur les os du crâne, peuvent borner leur action aux os ou l'étendre jusqu'à la substance cérébrale. Toute piqûre non pénétrante offre, en général, peu de gravité; c'est une plaie simple qui guérit ordinairement avec facilité. Il n'en est pas de même lorsque l'instrument a traversé les os. Le cas le plus simple est celui de l'introduction de l'arme dans la boîte osseuse sans lésion des organes contenus : ces blessures n'entraînent pas, en général, à leur suite des conséquences bien graves. Elles peuvent cependant occasioner l'inflammation de la dure-mère, et consécutivement un épanchement qui produit des symptômes de com-

pression, et nécessite souvent l'opération du trépan. Dans ces cas, la gravité de la blessure est beaucoup accrue ; ses dangers sont en raison de la quantité du liquide épanché.

Les piqûres qui ont intéressé la substance cérébrale, sont en général fort graves ; mais elles le sont plus ou moins, suivant la portion du cerveau qui a été offensée, et suivant la profondeur à laquelle a pénétré l'instrument vulnérant. Celles de la base du cerveau sont plus dangereuses que celles de la partie supérieure ou des parties latérales de cet organe. Celles qui pénètrent jusqu'au cervelet ou jusqu'à la moelle allongée, sont toujours mortelles.

SCIENCES MÉDICALES.

—

Quelles sont les causes de la fièvre jaune ? Déterminer si elle est contagieuse.

Les causes de la fièvre jaune sont enveloppées de la plus grande obscurité. L'on connaît bien quelques-unes des circonstances au milieu desquelles elle se développe de préférence ; mais la cause prochaine a jusqu'ici échappé à toutes nos investigations.

On a divisé les causes de la fièvre-jaune en conditionnelles, en prédisposantes et en occasionelles.

Parmi les causes conditionnelles on peut ranger, 1° une chaleur d'au moins 24° Réaumur ; 2° une

plage marécageuse ; 3° un sol peu élevé au-dessus du niveau de la mer et distant de celle-ci de 15 ou 20 lieues au plus ; 4° l'encombrement des êtres vivans dans un espace trop resserré.

Les hommes, les adultes, ceux surtout qui sont doués d'une forte constitution, les individus pléthoriques, sanguins ou bilieux, sont beaucoup plus exposés à contracter cette maladie que les femmes, les enfans, les vieillards, les êtres faibles, les tempéramens lymphatiques. Elle sévit surtout sur les étrangers qui viennent se fixer dans les lieux où elle est endémique : on a remarqué que ces derniers y étaient plus exposés, en raison inverse de la chaleur du climat auquel ils étaient habitués. C'est ainsi que les Russes, les Allemands, les Anglais sont plutôt atteints que les Italiens, les Espagnols, les Français, ceux du moins qui habitent les départemens méridionaux.

On a rangé au nombre des causes prédisposantes, l'abus des alimens salés, fumés et fortement épicés ; les fruits acides ; les boissons rafraîchissantes, telles que la limonade, l'orangeade; les excès en tout genre, et surtout dans les plaisirs de l'amour; les travaux intellectuels trop prolongés ; les chagrins, la crainte, le découragement, la nostalgie, etc.

Lorsque les conditions et les prédispositions dont nous venons de parler existent, la plus petite imprudence, le plus léger écart dans l'usage des

choses naturelles à la vie, peut déterminer le développement de cette maladie.

On a beaucoup discuté, dans ces derniers temps, sur la contagion de la fièvre jaune. Nous nous abstiendrons de nous prononcer sur une question aussi ardue et sur laquelle les avis sont partagés.

—

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

Professeurs.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale et pharmacie.*
DUBRUEIL, Président.	*Anatomie.*
DELMAS.	*Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enf. nouveau-nés.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et Matière médic.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE, *Examinateur.*	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeut. générales.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON.	*Pathologie externe.*

Agrégés en exercice.

MM. VIGUIER.	MM. JAUMES.
BERTIN.	POUJOL.
BATIGNE.	TRINQUIER.
BERTRAND, *Sup.*	LESCELLIÈRE-LAFOSSE, *Ex.*
DELMAS fils.	FRANC.
VAILHÉ.	JALAGUIER.
BROUSSONNET Fils.	BORIES.
TOUCHY.	

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.